

TROISIÈME PARTIE

Analyser les données ethnographiques

« On tire davantage de ses erreurs que de ses succès. Exemple : vous formulez une hypothèse explicative, vous y croyez, vous en êtes séduit, vous la vérifiez (Oh ! la tentation de fausser les résultats, de leur donner un coup de pouce !) et vous constatez à la fin qu'elle est erronée : vous venez d'accomplir un cycle qui ne se présente que trop souvent « à l'état pur » dans le métier de chimiste, mais dont on trouverait sans peine un équivalent dans bien d'autres itinéraires individuels. Qui l'accomplit avec honnêteté en sort mûri. »

« [...] La chimie est l'art de séparer, de peser et de distinguer, trois exercices également utiles à qui se propose de décrire des faits réels ou imaginaires. »

Primo LEVI, *Le Métier des autres*, Paris, Gallimard/Folio « Essais », p. 26 et 27.

Introduction

Vous voici devant la phase la plus angoissante pour la plupart d'entre vous. Vous avez accumulé entretiens et observations, passé du temps avec des enquêtés, vécu la découverte d'un monde et des relations personnelles toujours intenses. Que faire de ces matériaux ? Comment arrêter le terrain et « revenir » de l'univers de l'enquête vers votre univers, celui où vous êtes évalué, où vos actes portent à conséquence ?

En réalité, vos matériaux sont déjà en partie analysés. Il vous reste un gros travail de transcription d'entretiens, de relecture du journal de terrain, de mise en fiches, de mise en ordre. Mais vous découvrirez en le faisant qu'une partie de vos analyses a été faite à chaud, lors de vos notations quotidiennes. Si vous avez été un enquêteur consciencieux, vous ne devez pas craindre la phase de l'analyse.

Vous avez trois outils à votre disposition : l'écriture, notation et transcription, qui transforme enquête, entretiens, impressions en documents, qui objective, qui permet la mise à distance, le recul, la mise à plat ; la lecture critique, qui rapporte ces documents à leurs contextes, qui repère et décrypte les allusions, les malentendus, les contradictions, les références croisées ; le classement qui met en fiches des éléments tirés de documents disparates, qui fait apparaître des relations invisibles aux enquêtés, extérieures à l'interaction. Vous allez utiliser intensivement les trois.

L'écriture d'abord, déjà mise en œuvre dans votre journal de

terrain, va transformer les entretiens en textes ; puis la lecture critique s'applique à ces textes comme au journal de terrain (chapitre 7) ; le classement, enfin, efficace tout au long de l'enquête, va transformer ces premiers textes (journal, transcriptions d'entretiens) en matériaux à décortiquer, à désosser, à désarticuler. Ce n'est qu'alors que vous pourrez vous atteler à la rédaction finale (chapitre 8).

Enfin, pour travailler efficacement, aménagez-vous de longues plages horaires. Organisez-vous, prévoyez un emploi du temps sur la semaine, avec des périodes intensives de travail sur vos données. Imposez-vous des contraintes : « Je ne sortirai pas de mon bureau, je n'aurai pas achevé ma journée de travail tant que je n'ai pas écrit deux pages entières (par jour). » Ce n'est qu'en vous donnant des objectifs et des consignes stricts de travail que vous parviendrez à avancer.

7 / Travailler les entretiens et le journal de terrain

Comment exploiter l'ensemble hétérogène des matériaux que avez accumulés ? Comment faire le lien entre le traitement des entretiens et les autres données de l'enquête ethnographique ? Vous gagnerez beaucoup de temps en procédant par ordre : d'abord en classant votre matériel, en faisant un inventaire qui vous permettra de trier et de choisir les entretiens (cf. encadré, p. 238) et les observations les plus importants ; ensuite en effectuant un travail soigneux de transcription de vos entretiens qui représente un premier travail d'interprétation ; enfin, en cherchant à mettre en relation les données ethnographiques et leur contexte.

Produire des matériaux écrits

Vous avez en main un journal de terrain, touffu et désordonné. Vous allez l'utiliser de deux façons : pour restituer la chronologie de l'enquête et remettre chaque document dans son contexte ; pour isoler des récits d'observation significatifs. Par ailleurs, vous allez devoir transcrire certains de vos entretiens, ce qui vous prendra beaucoup de temps. Quels sont les enjeux de la notation et de la transcription ?

Que faire de tous vos entretiens ?

a) Faites une liste de vos entretiens. Classez-les en fonction de leur intérêt — tel que vous le percevez — pour votre enquête. Commencez par transcrire *intégralement* les plus « intéressants ». Travaillez toujours un entretien dans le détail, ne menez pas de front plusieurs transcriptions. Retranscrivez l'un à la suite de l'autre deux entretiens qui sont comparables, cela vous facilitera leur analyse.

b) Retranscrivez et commencez le travail d'analyse au moment de la transcription.

c) Lisez *en entier* l'entretien approfondi retranscrit. Notez sur des feuilles (un premier brouillon) vos premières impressions liées à cette première lecture, cherchez à définir sa *tonalité* d'ensemble. Comme pour l'écriture du journal d'enquête, n'hésitez pas à griffonner les premières idées qui vous passent par la tête. Vous aurez ensuite le loisir de les reprendre, de les affiner ou de les corriger. Mais ne laissez pas votre lecture sans trace écrite.

d) Lisez vos entretiens stylo ou crayon en main. Soulignez les expressions frappantes, entourez les mots clés, les expressions qui reviennent constamment, annotez copieusement dans la marge.

e) Lisez l'entretien plus en détail, paragraphe par paragraphe, sélectionnez des extraits qui vous paraissent particulièrement intéressants et faites-en un premier commentaire.

f) Rédigez un commentaire d'entretien à partir de vos différents brouillons. D'abord présentez socialement l'interviewé, ensuite le contexte et la dynamique de l'entretien, bâtissez votre commentaire autour de ce qui fait, selon vous, la *spécificité* de cet entretien.

Faire un choix parmi vos entretiens et vos observations

Votre matériel est inégalement utilisable. Vous avez fait des observations utiles et menées à leur terme, d'autres sont creuses ou insuffisantes ; vous avez fait de bons entretiens, d'autres moins bons. N'ayez pas peur de hiérarchiser ces données, une partie essentielle de votre analyse se joue ici. Même si un mauvais entretien ou les périodes creuses de l'enquête peuvent être formatrices, pas de masochisme, concentrez-vous sur l'essentiel. Vous en avez certainement une idée confuse, vous le « sentez » toujours plus ou moins. Fiez-vous à votre ennui ou à votre intérêt lorsque vous relisez votre journal de terrain, lorsque vous réécoutez une bande ou la transcrivez.

- Pour ce qui concerne les *entretiens*, ne commencez pas par vous enfermer dans un travail de transcription, long et répétitif, ne cherchez pas à décrypter intégralement tous vos entretiens. Autrement dit ne foncez pas, comme on dit, dans la « frappe au kilomètre ». C'est le plus souvent une fuite en avant. Si vous avez tendance à le faire, c'est parce que cette tâche, que vous effectuez alors de façon purement mécanique, vous « tranquillise ». Pendant ce temps-là, vous pouvez « oublier » votre recherche, négliger votre « problématique », et vous en venez à ne plus vous interroger sur ce que vous « cherchez ». Bref la transcription tous azimuts est une manière de gérer votre angoisse face au matériel : vous « faites quelque chose », trouvant là le moyen idéal de vous déculpabiliser.

- En ce qui concerne les *observations*, relisez le journal de terrain en repérant les événements les plus marquants et en les comparant : vous obtiendrez des *séries* d'interactions ou de cérémonies répétées. Le premier intérêt de cette relecture consiste à apporter un éclairage neuf sur les premières notations de terrain, à faire apercevoir ou remémorer des détails dont l'importance ne vous avait pas frappé. Le second consiste à vous obliger à fabriquer une série, donc à vous obliger à mettre en relation des événements que vous n'avez pas forcément vécus comme semblables.

Conseil. — rangez et classez vos entretiens d'un côté, vos observations de l'autre. Ensuite, évaluez-les à partir de vos souvenirs personnels et à l'aide de vos notes de terrain ; hiérarchisez-les. Le meilleur antidote au « tout-transcription » et au rêve d'exhaustivité, c'est de vous poser sans cesse la question : pour quoi faire ? Cet entretien mérite-t-il d'être entièrement décrypté ? Cette observation mérite-t-elle d'occuper une place centrale dans votre analyse ? Pourquoi ceux-ci, et pas un autre ?

Pour faire un choix parmi vos entretiens, sachez que vous avez réalisé, schématiquement, trois types d'entretiens :

- Des entretiens *informatifs*, réalisés souvent en début d'enquête (entretiens de défrichage). Vous avez demandé à différents interlocuteurs — responsables d'associations, représentants syndicaux ou patronaux, chefs d'établissement scolaire, de PMI, de crèche, travailleurs sociaux — de dresser un premier panorama relatif à votre thème de recherche. Ces interviewés parlent peu en première personne et davantage au nom de leur institution. Vous recueillez essentiellement le *point de vue de l'institution*. Mais, sauf si vous travaillez explicitement sur l'institution, ne perdez pas trop de temps à les transcrire intégralement (si vous les avez enregistrés). Dans un premier temps, écoutez-les et prenez-les en notes, quitte à en transcrire les extraits les plus intéressants.

- Des entretiens *davantage « personnels »* : l'interviewé parle davantage en son nom mais ce ne sont pas véritablement des entretiens approfondis. Soit parce que vous n'avez pas eu le temps de faire un long entretien, soit parce que vous ne les avez pas réussis (premiers entretiens, la personne ne s'est pas libérée, etc.). Ne les transcrivez pas intégralement, choisissez des extraits qui « collent » de près à votre recherche et qui vous paraissent intéressants.

- Des entretiens *approfondis* qui, sur le moment ou après coup, vous sont apparus importants ou fondamentaux pour votre recherche. On peut évoquer deux cas bien distincts :

- des entretiens longs (deux, trois heures), parfois répétés, au cours desquels l'interviewé parle en confiance et d'abondance, prend la posture de celui qui « témoigne ». Le cas idéal

(et limite) est celui où l'enquêté, pour différentes raisons que vous aurez à analyser, met à profit l'entretien avec vous pour se faire sociologue de lui-même et de son milieu. C'est ce type d'entretien approfondi qui peut donner lieu à publication : l'entretien transcrit se transforme en récit ;

- des entretiens un peu moins longs mais tendus, heurtés, difficiles, que vous avez pu, sur le moment, juger « ratés ». Ils sont pleins de « malentendus » et de désaccords comme si les attentes respectives des deux parties ne coïncidaient pas. Transcrits, ils ne sont pas faciles à lire ou à publier : ils sont arides, parsemés de sous-entendus obscurs aux profanes, et ils ressemblent à une succession de questions-réponses. Mais ils sont, pour vous, particulièrement intéressants à « travailler », à analyser.

Faites porter votre effort de transcription sur ces deux derniers types d'entretien. Transcrivez-les *intégralement*. Cela est nécessaire pour les interpréter, les analyser, réfléchir à la « dynamique » de l'entretien, etc.

Pour faire un choix parmi vos observations, sachez que vous avez également réalisé trois types d'observations.

- Les observations volées en cours d'entretien ou au cours de la négociation de votre place d'enquête. On sait que vous enquêtez, on ne sait pas que vous observez en chemin. Ces notations seront centrales pour comprendre le déroulement de l'enquête. Elles seront utiles également comme complément d'autres observations. Laissez-les de côté pour l'instant.

- Des observations d'événements publics qui concernent directement votre thème. Vous vous êtes coulé dans la place préexistante du spectateur puis vous avez fait l'enquête du côté des organisateurs. Vous avez à présent à mettre au propre ces notations et à restituer l'ensemble de l'événement puis une série d'événements comparables. Ils constitueront le cœur de votre matériau d'observation.

- Des observations d'interactions personnelles qui ont pris place par hasard en votre présence. Il faut d'abord trier celles qui concernent votre thème et les reprendre en détail, mais admettre d'en laisser de côté d'autres, non moins intéressantes, mais que vous n'avez pas les moyens d'intégrer dans une série.

Mettre au propre le journal de terrain

Il s'agit plus précisément d'en tirer deux séries de notations :

— restituer le déroulement de l'enquête en retrouvant la chronologie des événements que vous avez observés ou provoqués. Vous avez intérêt à établir sous forme résumée cette chronologie en restituant les liens entre les moments ;

— reprendre et recopier au propre les événements marquants en gardant une trace de leur première transcription, en *explicitant* tout ce qui, alors, vous semblait aller de soi, et en réanalysant, à froid, à la fois l'événement et votre première analyse.

Conseil. — Lorsque vous recopiez une observation, demandez-vous, pour chaque détail mentionné, s'il est compréhensible pour quelqu'un qui n'a pas assisté à la scène, et s'il est indispensable pour la compréhension de la situation. Vous pourrez ainsi éviter à la fois les insuffisances d'explicitation (les récits incomplets) et le trop-plein de détails inutiles (les « récits bavards »). On voit bien que l'observation vaut non pour elle-même mais pour ce que vous en faites : vous devez chercher à *rendre compte* au maximum de tout ce qui s'est passé, à comprendre comment on en est arrivé là, à restituer un processus. N'abandonnez pas trop vite l'analyse des détails qui vous ont frappé et dont vous ne savez plus que faire. Cette difficulté à repérer des détails significatifs est d'ailleurs le travers coutumier des premiers récits d'observation effectués par les étudiants.

Exemple : une étudiante mène tout au long de l'année un travail d'observation dans une cantine traditionnelle (non organisée en self-service) d'un collège de ZEP. Elle étudie la constitution des tables et les relations entre élèves lors du repas. Chaque groupe se réserve sa « table », le mélange entre garçons et filles ne se fait pas ou de manière forcée, lorsqu'il faut « remplir » les tables. Ce sont surtout les garçons qui refusent l'arrivée de filles étrangères à leur groupe. Des conflits surviennent lorsqu'un surveillant veut placer une fille, en quête d'une place, à une table de garçons. En lisant l'extrait du jour-

nal de terrain de l'étudiante (cf. encadré, p. 244), on constate qu'il manque des éléments, et justement des *détails significatifs*, pour comprendre véritablement pourquoi le conflit prend de l'ampleur et les choses dégénèrent. Il aurait fallu raconter en détail les différentes phases du conflit. Par exemple :

— « le repas est très agité » : quels sont les signes — les paroles, les gestes et les attitudes — qui expriment cette agitation ? Qui sont, parmi les protagonistes (les six membres de la table), ceux qui mènent cette agitation ? Comment les garçons « provoquent » les filles et comment celles-ci y réagissent ? Etc. ;

— le bris d'un verre et du saladier : il aurait fallu éclaircir ce point. Qui les a cassés et à la suite de quel enchaînement de faits ? ;

— pour comprendre le conflit, il aurait fallu restituer l'histoire de l'animosité entre ces deux groupes. Seule la réinscription de cette « histoire de cantine » dans un contexte plus large permet de donner tout son sens à l'incident, de le faire passer du *stade* anecdotique au *stade* significatif. C'est cet exercice qui demande toujours de préciser, de détailler les interactions, d'explicitier à la mesure de l'analyse.

Transcrire les entretiens

Un principe de base : un bon entretien approfondi est un entretien *bien transcrit*. Car la transcription peut enrichir ou appauvrir considérablement l'entretien ; la qualité de l'analyse des entretiens dépendra étroitement du soin que vous avez mis à décrypter les cassettes. L'écoute attentive de la parole vous permet de saisir les propriétés les plus corporelles, les plus personnelles et en même temps les plus sociales de la personne interviewée. Vous devez donc « rendre » par écrit cette parole, sa richesse, sa complexité, ses nuances. Ainsi vous ferez apparaître la *tonalité* d'un entretien, ce qui lui a donné ce ton singulier, différent de tous les autres. Vos entretiens seront d'autant plus riches et interprétables que votre transcription sera précise et fidèle : respectez les silences, soulignez les hésitations et atermoiements, marquez les inflexions de la voix,

Un récit d'observation insuffisamment explicité(Extrait d'une première version
d'un mémoire de maîtrise)

« Le surveillant place deux filles de 5^e à une table où il n'y a que des garçons de 5^e, sauf Rudy qui est en 6^e. Malgré leurs disputes régulières, trois des garçons sont assez bons copains (le quatrième ne déjeune à la cantine que quelques jours par semaine). En les voyant arriver, Rudy s'écrie : « Oh non ! Pas elles ! Elles font leur loi ! » Le surveillant lui demande de se calmer, Rudy se résigne mais ajoute en grognant : « Je m'en fous ! Je vais les claquer ! » Le surveillant lui répond du tac au tac : « C'est ça ! Si tu les claques, je te claque. » Quant aux deux filles, elles n'ont pas l'air angoissé. Elles acceptent de s'asseoir, sans difficulté, et les garçons les laissent faire. Le repas est très agité, les élèves cassent un verre puis un saladier au moment de débarrasser la table. A chaque incident, les deux groupes (filles et garçons) se divisent encore plus et la tension monte. A la fin du repas, la surveillante exige des élèves qu'ils balaient les débris de verre, mais chacun des groupes accuse l'autre d'avoir cassé le saladier. Rudy et ses deux copains, très en colère, clament leur innocence. Ils ne veulent pas balayer et insultent les deux filles (« connasses »). Puisqu'elles ont balayé une partie des débris, c'est aux trois garçons de faire le reste. Excédé, Rudy menace l'une des deux filles : « T'as pas intérêt à traîner dehors, toi ! »

signalez les différences de ton, notez les gestes et mimiques qui ont accompagné la parole, etc.

Cependant la transcription fait subir une double transformation à l'entretien : d'abord, l'interaction en face à face se réduit aux paroles enregistrées (la cassette), ensuite ces paroles (celles

de l'enquêteur et de l'enquêté) sont traduites en texte écrit. Cette dernière opération, essentielle, de traduction ne peut pas être neutre. D'une part, les normes du bien parler sont différentes des normes du bien écrire. En parlant, on engage son honneur devant un seul interlocuteur ; en écrivant, on l'engage devant l'ensemble de ses lecteurs. Votre interlocuteur a accepté de parler, d'être enregistré, il ne s'est pas engagé dans l'acte d'écrire, encore moins de publier (cf. encadré, p. 246). D'autre part, en transcrivant, vous allez nécessairement modifier le statut de votre « source », altérer le sens de l'interview, figer des paroles et les « dégrader » ou les ennoblir en texte. Quelle que soit la qualité de votre transcription, vous allez faire perdre à l'entretien une partie de ce qui fait la richesse de l'interaction de face à face et des paroles qui s'y prononcent, notamment tout le subtil dégradé des émotions qui passent à travers la voix.

Il y a donc une véritable illusion de la fidélité. On ne peut pas rester fidèle dans la transcription. Devez-vous donc transcrire littéralement la parole de l'enquêté, quitte à rendre difficile la lecture de ce qui sera toujours de toute manière un texte écrit ? Ou devez-vous tenir compte des exigences du lecteur ? C'est-à-dire, dans ce dernier cas, effectuer une transcription aménagée et donc intervenir, comme intermédiaire, dans la chaîne de production de la parole des enquêtés. Bref quel code de transcription devez-vous adopter ?

Notre position (qui peut être différente de celle de votre directeur de mémoire) : nous estimons inutile la transcription littérale qui s'efforce de rester le plus proche possible de la langue parlée, qui produit aussi un texte « difficile » à lire. Non seulement cela nous paraît être du fétichisme mais surtout — très bonne raison pratique de s'y opposer — cela vous fera perdre beaucoup trop de temps (que vous feriez mieux d'utiliser dans le travail d'analyse et dans le va-et-vient du travail empirique-théorique).

Conseil. — Pour évoquer les manières de parler, utilisez au mieux les indices qui vous permettent de situer socialement les locuteurs : le type d'accent (local ou régional, étranger, « parisien »), le timbre et le volume de la voix, le rythme, le ton

Comment transcrire la parole des dominés ?

Loin d'assurer une symétrie entre les parlers dominants et populaires, la transcription littérale accroît le fossé entre les locuteurs. Gommer à l'écrit les imperfections ou franciser le langage, c'est sans nul doute déformer les paroles des enquêtés, en altérer l'originalité ou la saveur. Mais si vous adoptez le parti de transcrire au plus près de l'oral, vous donnez à lire une sorte de « récit oral » qui devient du « charabia ». Si vous retranscrivez un entretien avec un immigré qui parle « mal » le français, cela donne quelque chose qui ressemble à un langage de « colonisé ». Or en ce domaine vous ne pouvez pas oublier qu'au cours de l'histoire sociale de la colonisation la définition de la *langue officielle* fut un enjeu de lutte : le « bon » langage, celui du colonisateur, s'est imposé au langage du « colonisé ». Du pittoresque au stigmate, il n'y a qu'un pas, un renversement de valeurs. Transcrire littéralement ces propos, n'est-ce pas d'une certaine manière rendre les immigrés encore plus « étrangers » qu'ils ne sont, accentuer leurs manques qui les désignent comme de « mauvais » locuteurs, encourager toutes les formes de lecture ethnocentriste, et finalement les enfermer, comme plus largement les membres des classes populaires, dans une identité de « (ultra)dominés linguistiques » et de « (ultra)dominés » tout court. Ce type de transcription fait courir le risque de naturaliser, d'éterniser et d'aggraver les différences sociales.

général du propos et sa variation au cours de l'échange, les différents types d'intonation, etc.

• *Transcription de travail/transcription finale.* — La transcription est le plus souvent considérée comme une phase pratique du travail, ingrate et ennuyeuse, d'ailleurs fréquemment sous-traitée à des « petites mains » auxquelles on donne simplement quelques consignes de transcription. L'analyse du matériel, la partie noble du travail, ne commencerait qu'une fois l'entretien transformé en « texte ». Or en transcrivant bien, vous faites *déjà un travail sociologique* : vous engagez des choix importants d'analyse. Schématiquement il existe deux sortes de transcription : d'une part, la transcription de travail, celle que vous faites « pour vous », qui se situe dans le cadre de votre production personnelle de données et, d'autre part, la transcription finale, que vous allez rendre pour partie publique (dans votre mémoire ou thèse, dans un article ou livre).

— *La transcription de travail.* C'est le premier stade du travail de transcription. Ici vous décryptez littéralement l'entretien. C'est un peu votre premier brouillon (d'entretien). N'hésitez pas à être très précis dans votre transcription : notez les atermoiements, les bafouillages, les bégaiements, les lapsus, les silences (courts ou longs) ; notez aussi les différentes sortes de rire (rire franc, aux éclats, petit rire, rire jaune, rire nerveux, rire embarrassé), les multiples formes de gêne ou d'embarras, ne censurez pas les différentes « fautes de français ». Tout cela restera dans votre laboratoire personnel, ces transcriptions n'ont pas vocation à être publiées, elles ont le même statut que vos notes de terrain de votre journal d'enquête.

Conseil. — Notez tout ce qui sera utile pour l'analyse et dont vous allez vous servir pour construire votre raisonnement. Faites, en fonction de ce critère, une petite sélection dans cette transcription littérale. Par exemple ne vous échinez pas à noter scrupuleusement tous les « euh » de l'interviewé (*a fortiori* ceux de l'intervieweur) : sauf quelques-uns, ils n'aident en rien au travail interprétatif. Inutile aussi de mentionner à chaque fois tous les cafouillages, hésitations, ellipses. Indiquez-les plutôt entre parenthèses et en italiques, par exemple (*il hésite longuement*), (*il cherche le mot juste*), (*long silence*). C'est à

partir de vos transcriptions de travail que vous allez commencer vos premières analyses. Gardez-les précieusement.

— *La transcription finale.* Celle-ci a vocation à être publiée, on vous conseille de réécrire *partiellement* l'entretien afin que celui-ci devienne lisible. Vous privilégiez ici le point de vue de la réception, le point de vue du lecteur. C'est, selon nous, une manière de ne pas défigurer la parole de l'enquêté et, à notre sens, de le « respecter ». Vous ne devez pas, bien sûr, altérer le sens et la forme de l'entretien, ni tout réécrire en « bon français ». Vous allez plutôt effectuer une sorte de « toilettage » du texte pour qu'il ne soit pas trop rebutant à lire. Supprimez les répétitions trop nombreuses, les fautes manifestes d'accord, mais gardez vos remarques entre parenthèses. Enfin faites attention à bien ponctuer.

Conseil. — Pour donner à l'entretien une cohérence et faciliter sa lecture, donnez-lui un titre général, découpez-le en paragraphes auxquels vous attribuez des sous-titres, choisis (de préférence) à partir de certaines phrases ou expressions de l'enquêté.

• *Transcrire, c'est déjà interpréter.* — Transcrire un entretien approfondi, c'est *écouter* de manière attentive, minutieuse, avec un soin presque maniaque. Vous devez donc *prendre votre temps*, écouter et réécouter la bande, vous arrêter longuement sur certains extraits ambigus où la transcription exacte des mots justes est essentielle. Cherchez toujours à savoir si vous avez bien compris le sens de telle ou telle énonciation. Pour ce faire, vous devez le plus possible transcrire vous-même vos entretiens et limiter la délégation de cette phase du travail. En effet en faisant le travail vous-même, vous vous tenez au plus près de votre matériel, vous continuez votre travail d'ethnologue « à la maison ». En écoutant et réécoutant la bande, vous vous *imprégnez* auditivement de l'entretien, vous revivez la scène en étant à présent dégagé de la contrainte de l'interaction (conduire l'entretien, faire durer l'échange). C'est alors que vous élaborez dans le secret de votre laboratoire personnel des hypothèses de travail, que vous

explorez de nouvelles pistes, que vous bâtissez un début d'analyse. Vous découvrez des passages de l'entretien que vous aviez oubliés ou auxquels vous n'aviez pas, sur le moment, prêté véritablement attention¹. Ceux-ci acquièrent, avec le recul, un plus grand relief et en viennent à prendre un tout autre sens, si bien que vous êtes amené à les placer au centre de l'analyse.

Grâce à cette *écoute attentive* des bandes, vous corrigez vos premières impressions, vous revenez sur vos premières analyses (notées à chaud et rapidement sur le journal de terrain). La transcription vous permet d'opérer, après coup, comme un contrôle de vos propres empathies (ou antipathies). Si vous entendez différemment lors de la transcription, c'est parce que vous n'êtes plus dans la situation de face à face au cours de laquelle, pris par l'interaction, vous entendez souvent à demi-mot, vous croyez comprendre plus que vous ne comprenez véritablement. C'est lors de la transcription que vous allez mesurer l'étendue des malentendus et des faux accords qui ont parfois sous-tendu vos différents entretiens (cf. encadré, p. 250).

Conseil. — Préparez-vous à faire à la fois un travail mécanique (déchiffrer la cassette, *i.e.* copier, écrire ou taper) et un travail « intellectuel » (réfléchir aux propos écoutés, prendre des notes). Menez cette double activité dans le calme, dans votre espace de travail et dans la continuité (une journée de travail par exemple). Soyez *disponible* et *concentré*. Pendant que vous décryptez votre cassette, munissez-vous d'une autre feuille blanche (« entretien avec X, premiers commentaires ») ou, si vous frappez directement (ce qui est un gain de temps considérable) ouvrez un autre fichier informatique (au même intitulé). Faites alors ce qu'on peut appeler un *premier commentaire à chaud* de l'entretien. Vous formulez là et fixez les premières idées qui vous viennent à l'écoute de la bande. Ces idées sont importantes à noter parce que vous êtes, lors de

1. Comme le dit Freud à propos de la cure analytique : « N'oublions pas que la signification des choses entendues ne se révèle souvent que plus tard. » *In* S. FREUD, *La Technique psychanalytique*, PUF, 1^{re} éd., 1953, p. 62.

Transcription et auto-analyse

La phase de transcription peut être utilisée comme un outil d'auto-analyse. Ce ne sont pas seulement vos enquêtés que vous écoutez, mais c'est aussi vous-même, en tant qu'enquêteur. Sachez que cette auto-observation ne donne pas toujours la meilleure image de vous. En vous écoutant jouer le rôle de l'intervieweur, vous allez vous juger vous-même, vous allez souvent vous trouver « mauvais », parfois même « nul » dans vos questions. En effet, vous avez bafouillé, vous avez posé de mauvaises questions, ou mal à propos, etc. N'en tenez pas compte, que cela n'altère pas votre rythme de travail, et d'ailleurs nous sommes tous logés à la même enseigne en ce domaine.

Plus important encore, la transcription à domicile ou « à froid », par la prise de distance qu'elle permet, vous fera mieux voir la manière dont vous avez mené l'entretien : avec quelle préconception, avec quelles idées en tête, avec quelles fausses perspectives, etc. La transcription peut vous permettre de voir plus clair dans votre propre rapport à l'enquête, notamment de débusquer tout ce que vous avez engagé comme pré-suppositions, comme idées de départ trop arrêtées. De manière analogue au rôle joué par la relecture du journal d'enquête, la transcription opère comme une sorte de retour sur votre travail de terrain, sur votre manière d'effectuer vos entretiens. Elle peut vous montrer les fausses pistes que vous avez suivies et en même temps la manière dont les enquêtés vous ont mis sur d'autres voies de recherche.

Vous allez aussi faire des « découvertes » de transcription. Lors de deux entretiens réalisés à trois jours d'intervalle avec une lycéenne, élève

→

de terminale B, fille d'ouvrier de l'usine², on se rend compte rétrospectivement, en retranscrivant ses cassettes, qu'on a été littéralement obsédé par le désir de la faire parler comme les autres lycéens interviewés (enfants « de cité », enfants d'OS, souvent immigrés). D'une manière largement inconsciente, on lui faisait subir un questionnement alors bien rodé. En se laissant ainsi guider par la routine du travail et en reproduisant une sorte de guide d'entretien mental, on s'est aperçu après coup qu'on s'était montré aveugle à d'autres réalités qui auraient dû nous alerter au moment de l'entretien : c'était notamment le fait que Lila ne soit pas fille d'un simple ouvrier mais celle d'un chef d'équipe dont la famille venait de s'installer en pavillon, deux aspects que l'on « redécouvre » au moment de la transcription. L'écoute et surtout la réécoute de la bande se sont révélées très éclairantes : les questions suscitaient de la part de Lila des réponses courtes et sèches, des silences gênés, de l'embarras, des sourires ou des rires espiègles (cf. encadré, p. 257).

la transcription, replongé dans l'entretien et que vous êtes sollicité mentalement par cette situation qui excite votre imagination sociologique. Certaines de ces premières analyses seront fautives, d'autres vous mettront sur la voie d'hypothèses de recherche qui seront, plus tard, confirmées. C'est ainsi que fonctionne la recherche, à tâtons, avec une petite lanterne qui ouvre sur des espaces plus éclairés.

Vous serez amené, en cours de transcription, à faire des découvertes. Notez-les dans votre journal de recherche. Ce sont des moments heureux de la recherche car vous allez voir surgir, de ce travail souvent ingrat, un nouveau sens des propos de

2. Elle est alors élève de terminale B. Son père (français) est chef d'équipe, sa mère ne travaille pas, sa sœur aînée redouble sa première année de droit à l'université de Besançon et son autre petite sœur est en troisième. Le lotissement où elle habite est situé à la périphérie d'un vieux quartier ouvrier, assez proche à la fois de l'usine et du lycée.

l'enquête. Vous déplacez l'attention de ce qui s'est dit en clair à la façon dont cela s'est dit (les *catégories de pensée*), contribuant à donner une autre tournure à l'enquête. En ce sens, on peut dire que l'écoute attentive des entretiens enregistrés est un formidable analyseur et catalyseur d'hypothèses de recherche au cours de l'enquête de terrain.

Résumons : prenez votre temps pour bien le faire, apprenez à vous laisser surprendre par l'écoute des entretiens, réfléchissez longuement sur les entretiens choisis pour leur intérêt. Si vous respectez ces consignes qui font d'abord perdre du temps (c'est effectivement long), vous verrez que vous serez gagnant au bout du compte. Vous aurez produit, à partir de l'écoute des entretiens, un véritable matériau de travail, propre et utilisable. Votre travail d'analyse est partiellement réalisé.

Contextualiser

C'est la force de l'enquête de terrain que de pouvoir multiplier les points de vue, de faire converger des résultats d'enquête sur un même lieu ou à propos d'un même objet, de pouvoir recouper les informations obtenues en entretien ou par observation. La contextualisation des données ethnographiques (Bensa [79]) sera votre principal « garde-fou » contre toutes les généralisations hâtives ou indues. Aidez-vous, pour ce faire, de la méthode du commentaire historique (cf. encadré ci-contre).

La nécessité de la contextualisation

Dans le cas des enquêtes « qualitatives » non ethnographiques — nombre élevé d'entretiens, menés dans des conditions et à des moments différents, personnes choisies au hasard —, les entretiens sont faits de manière ponctuelle, ils ne sont pas reliés entre eux par un contexte commun. La dispersion et l'isolement des données ainsi produites conduisent nécessairement au raisonnement « toutes choses égales par ailleurs », seul moyen de neutraliser les effets de contexte. Les données essentielles de contrôle de l'entretien — le rapport enquêteur/enquêté, les caractéristiques objectives détaillées de

Les principes du commentaire de document historique

Les apprentis historiens sont soumis à une épreuve, le commentaire de document historique, qui pourrait servir de modèle aux ethnographes. Les règles qui guident ce commentaire peuvent s'appliquer aux documents d'enquête.

1. Restituer les conditions de production du document (qui ? pour qui ? dans quelle intention ?).

2. Restituer ses conditions de réception (usages ? transmission ?).

3. Repérer dans le document les références ou les allusions qui commandent le sens (pour son producteur, pour ses récepteurs) et les expliciter.

Le souci du contexte individuel et du contexte collectif, la lutte contre l'anachronisme et la combinaison d'une analyse interne (ce qu'on peut tirer du document lui-même) et d'une analyse externe (ce qu'on peut savoir par ailleurs à son sujet) sont trois éléments de l'analyse historique également utiles pour l'analyse ethnographique. Le premier renvoie à l'interaction d'enquête et à la question des « univers de référence » des divers enquêtés, de l'enquêteur et de l'analyste, le deuxième à la lutte contre l'ethnocentrisme, le troisième à la mise en relation des documents (et non à leur simple agrégation par comptage des éléments).

Une des règles d'or de l'analyse ethnographique, comme de l'analyse historique, consiste à rapporter les documents étudiés (objets, textes) à leur production et aux univers de référence de leur producteur. La mise au jour de cet univers de référence repose sur la tension entre l'univers analysé (ou univers indigène) et l'univers de l'analyste (historien ou ethnologue). L'anachronisme comme l'ethnocentrisme est la lecture

naïve d'un document issu d'un univers avec les clés de lecture d'un autre univers (que cette altérité distingue des moments historiques ou des contemporains). Seule la connaissance cumulative des contextes du document en question permet de surmonter ces ennemis qui renaissent sans cesse.

l'enquêté — ne sont pas toujours mentionnées. Le travail interprétatif repose sur des entretiens largement décontextualisés : d'où le risque de produire des artefacts et d'utiliser les extraits d'entretiens comme des « bouts de preuves » de leur contexte d'énonciation. Que compare-t-on lorsqu'on analyse divers entretiens comme « textes » ? Qu'est-ce qui peut fonder le principe de variation ? On compte des occurrences, des mots et, finalement, on construit un texte fictif en mettant bout à bout des extraits d'entretien.

L'entretien ethnographique, au contraire est par définition contextualisé. C'est sa richesse et sa rigueur. Ne cherchez pas à généraliser à partir d'un seul entretien. Vous ne pouvez pas interpréter isolément un entretien. Il ne « parle » jamais de lui-même, il « parle » toujours dans un contexte : à la fois celui, particulier, de la relation d'entretien et celui, plus large, de l'enquête ethnographique. Ce qui vous permet de le mettre en rapport avec d'autres entretiens réalisés sur le même terrain (ou sur des objets similaires).

Un entretien se déroule toujours dans un lieu et à un moment donnés. Le sens des paroles recueillies est strictement dépendant des conditions de leur énonciation. L'entretien ne prend sens véritablement que dans ce « contexte » immédiat. C'est en effet à lui que font référence les mots utilisés. Mais il vous faut aussi restituer un univers de référence plus large, constitué par des allusions, que vous n'avez peut-être pas comprises du premier coup, à l'ensemble des expériences et des cas singuliers auxquels l'enquêté compare son propre parcours.

Exemple : la série d'entretiens réalisés avec Christian Corouge par Michel Pialoux [78a]. Ce dernier montre bien dans ses diverses présentations-analyses de ces longs entretiens,

répétés à quelques jours de distance, à quel point le discours qui lui est tenu par cet ouvrier spécialisé varie fortement selon le moment où l'entretien a lieu : immédiatement après le travail d'usine, la veille de reprendre le travail le lundi, juste après un incident dans les ateliers. Bien sûr, vous devez avoir le souci de la comparaison et de faire jouer le principe de variation sur des différences sociales qui apparaissent progressivement pertinentes, même si minimes ; par exemple, en confrontant systématiquement les points de vue sur la formation des ouvriers d'un même atelier selon leur mode d'enracinement ouvrier, qualification professionnelle, trajectoire scolaire, rapport à l'avenir, mode d'inscription dans les réseaux militants, statut matrimonial, contraintes budgétaires et familiales.

Finalement, l'entretien se donne d'abord comme un texte et il faut faire effort pour lui restituer son contexte. Au contraire, l'observation, qui doit se dégager d'un fouillis de détails peut-être inutiles et affermir des frontières incertaines, se donne d'emblée comme un contexte. Il faut donc faire effort pour en isoler des éléments qu'on cherchera à retrouver ailleurs. On comprendra alors ce que leur sens actuel doit à leur contexte immédiat.

Décrire et analyser les relations d'enquête

C'est un élément essentiel de contextualisation. Vous avez négocié un entretien ou une place d'observation. Vous avez aussi été en face de l'enquêté, vous avez pu observer son comportement, vous avez gardé une image précise de lui, vous avez noté les conversations entendues, la façon dont on s'est adressé à vous, les modes d'interpellation, les gestes. Tirez-en parti. Examinez dans le détail la nature de la relation d'enquête. Revenez sur la manière dont vous avez sollicité l'entretien, dont on vous a accordé une place d'observation : acceptation sans réserve de l'enquête, acceptation polie (pour vous « aider »), quelques réticences exprimées (lesquelles ? à quel propos ?), réserves fortement exprimées, forte insistance de votre part, renseignements ou autorisations exigés par les enquêtés. Seul le compte rendu détaillé de ces différents éléments permet de contextualiser véritablement les données

ethnographiques et les analyser. Pour ce faire, écoutez et réécoutez les cassettes, lisez et relisez votre journal de terrain, vos transcriptions d'entretiens.

Conseil. — Demandez-vous toujours pour quelles raisons les enquêtés ont accepté de vous recevoir. Pourquoi vous ont-ils autorisé à être là ? Qu'ont-ils voulu vous montrer, vous dire ? Demandez-vous pour qui on vous a pris ce jour-là. Vous n'avez sûrement pas occupé la même place en toutes circonstances. Prêtez donc attention aux différentes places que l'on vous a assignées pour interpréter vos données. Pour penser la relation d'entretien ou la place de l'observateur, les enquêtés utilisent toujours des modèles à leur disposition, qu'il s'agisse de situations ordinaires ou exceptionnelles. Essayez donc de repérer ces modèles : ils vous éclaireront sur ce que vous avez vu ou entendu.

— *Une relation de conseil.* Vous pouvez être mis par un enquêté (davantage dans les milieux populaires) dans le rôle d'un conseiller : conseiller d'orientation (enquête sur la scolarité auprès de parents), conseiller pour la recherche d'emploi (enquête auprès de chômeurs), conseiller immobilier (enquête sur les trajectoires résidentielles), conseiller conjugal (enquête sur la famille). Vous faites souvent figure, en tant qu'enquêteur, de « connaisseur », qui sait mieux que l'enquêté ce qui se passe sur le marché du travail, le marché immobilier, le marché scolaire.

— *Une relation judiciaire.* Vous pouvez être pris à témoin par un enquêté — allocataire de prestations sociales par exemple (RMI, allocations familiales, vieillesse, maladie, etc.) — qui assimile plus ou moins l'enquête, malgré vos démentis, à une vérification et à un contrôle de sa situation personnelle. Il se vit comme accusé et n'aura de cesse, durant l'entretien, de vous demander de juger ou de confirmer le bien-fondé de ses propos ou de son action. Vous êtes alors assimilé à un agent administratif du bureau d'aide sociale, de la CAF, de la commission locale d'insertion.

— *Une relation thérapeutique.* Vous pouvez être confronté à une demande d'attention et de soins qui entraîne l'enquêté à vous confier ses souffrances, ses « malheurs », dans l'espoir que vous en tirerez les moyens de faire quelque chose pour lui. Exemple : une femme suivie par un psychiatre emmène l'enquêtrice dans sa salle de bains, ouvre l'armoire à pharmacie, lui montre ses médicaments et finit par lui demander quelle est sa maladie, tout en lui racontant ses symptômes à sa façon.

Ces assignations de place, qui varient en cours d'enquête et même au cours d'un seul entretien, constituent le phénomène central de l'enquête ethnographique. Ne traitez pas ces éléments de la relation d'enquête comme des informations anecdotiques, des bizarreries de comportement de la part des enquêtés. Prenez-les au sérieux, analysez-les (cf. encadrés, p. 257-260). Ce n'est qu'une fois objectivée la relation d'enquête que vous pourrez interpréter les entretiens et les observations.

Analyser le malentendu en entretien

Les entretiens qui se passent « mal » peuvent être aussi intéressants à analyser que ceux qui se passent « bien ». Prenons l'exemple, déjà évoqué dans l'encadré des entretiens avec Lila (p. 251), qui ont été difficiles, heurtés, ambigus. Nous avons fortement senti, au moment où nous les réalisons un « malaise » que nous ne savions pas comment interpréter. L'écoute des cassettes a permis, en partie, de le comprendre. Tout au long de ces deux entretiens qui ont eu lieu à trois jours de distance, Lila manifeste tour à tour une espèce de curiosité amusée et un certain scepticisme à l'égard de l'entretien. Elle répond laconiquement aux questions, reste toujours sur la réserve, et rares sont les moments où elle parle librement et « se lance ». L'entretien devait avoir, dans son esprit, une structure plus directive, assez proche d'un exercice scolaire, où les règles sont définies d'avance, avec

→

un questionnement plus formel ou plus rigide. Parfois elle refuse de répondre, en riant, souvent elle s'empresse d'accepter la réponse contenue dans la question pour éviter d'y répondre. Pour élucider ce qui ressemblait fort à une interaction ratée (tout ce qui fait un « mauvais » entretien d'un point de vue technique), on a dû refaire tout un travail pour comprendre le malentendu qui s'était noué entre Lila et nous autour de cet entretien, obligeant ainsi à poser sans cesse la question du type de rapport que nous avions établi avec elle, à relater précisément les circonstances de la rencontre (d'abord au club théâtre du lycée, puis à la bibliothèque municipale), à examiner les attentes suscitées chez elle par la demande d'entretien. Au moment où on la rencontre, Lila porte un regard désabusé sur son début d'année, ayant l'impression d'avoir déjà fait le tour de la vie lycéenne. Elle est dans une disposition d'esprit de future étudiante, attendant impatientement de pouvoir rejoindre sa meilleure amie et sa sœur qui sont « en fac ». On pourrait dire que le rôle qu'elle assigne à l'enquêteur dans ces entretiens est celui d'un « passeur » vers le monde étudiant, incarnant les aspirations intellectuelles qui sont alors les siennes, lui facilitant en quelque sorte une projection anticipée dans la vie étudiante. Le « pacte de l'entretien » est fondé, pour elle, sur cette aspiration à être traitée comme une « intellectuelle ». Or ce « pacte » n'est pas respecté par le questionnement, centré sur ses pratiques banales de lycéenne (son travail, sa préparation aux examens, ses rapports avec les élèves de sa classe), ce qui, on le perçoit bien à travers ses rires gênés, mimiques de dépit et petits soupirs, a tendance à l'exaspérer. Le malaise est donc étroitement lié à la nature de la relation sociale entre enquêteur et enquêté, c'est-à-dire la rencontre entre un enseignant-chercheur et une lycéenne, aspirante intellectuelle.

La situation d'entretien devient l'objet d'analyse

Lors du long entretien (déjà évoqué p. 185) avec deux parents d'un quartier HLM, l'ensemble de la famille — les parents et les quatre fils, la petite fille finissant sa sieste dans les bras de sa mère — participe à l'entretien. Il a été très difficile à retranscrire, les deux parents parlent souvent en même temps, ou plus exactement ils s'adressent séparément à l'interlocuteur qui leur fait face. Les voix se croisent et se brouillent lors de l'écoute de la cassette. Le plus frappant, après coup, était la manière qu'avait cette famille de faire front, en bloc, face aux deux enquêteurs. Impossible d'aborder les thèmes un par un, nous étions débordés par la situation. En fait celle-ci, non maîtrisée, n'était pas maîtrisable, elle échappait littéralement aux enquêteurs. Il est par exemple significatif qu'à chaque fois que l'on pose une question sur les pratiques pédagogiques d'une institutrice d'un de leurs enfants, le père ou la mère demande à leur fils : « Va chercher ton livre », « Va chercher ton cahier », pour nous dire ensuite « Vous allez voir vous-même comment il est le livre » (« Il date de l'ancien temps »). Ces objets précieusement ramenés de la chambre de travail étaient comme autant de preuves matérielles de leur bonne volonté de « parents d'élèves », de leur bonne foi, la manière qu'ils jugeaient la plus appropriée de nous convaincre de la véracité de leurs dires. Non, ils ne mentaient pas, ils n'exagéraient pas : voilà la réalité de l'école d'aujourd'hui, ce livre qui « date de Mathusalem », ce bulletin trimestriel où la « prof de français » fait des fautes d'orthographe (« Vous trouvez ça normal, vous ? »), etc.

D'un point de vue formel, ce n'est évidemment pas un « bon » entretien (et les enquêtés sont « impossibles », ne se pliant pas à la règle

→

de la conversation bienséante où chacun parle à son tour). Il a un caractère anarchique et décousu qui le condamne d'avance à ne pas être publiable. Comment alors l'interpréter ? C'est justement la manière dont il s'est déroulé — l'absence de prise, l'impossibilité de canaliser nos enquêtés, cette débauche de témoignages, ce surcroît de preuves apportées aux enquêteurs, se redoublant les uns les autres — qui fait véritablement sens. Ce qu'il faut analyser, c'est moins les mots de l'entretien que la situation d'enquête elle-même. On doit se demander pourquoi surgit, chez ces enquêtés, cette violence contre l'école.

L'entretien ne prend sens que dans un contexte : cette famille, à la fois fortement mobilisée scolairement et déjà confrontée aux échecs des aînés, attend de la part des étudiants que nous sommes, sinon une aide directe, du moins une alliance temporaire contre leurs ennemis — institutrices, travailleurs sociaux, psychologues scolaires — qui voudraient faire reporter sur eux seuls, en tant que parents, la faute de l'échec scolaire de leurs enfants.

Analyser le déroulement de l'enquête : relire le journal de terrain

On peut distinguer trois contextes utiles pour l'analyse des données ethnographiques :

1. Le contexte immédiat, en situation. Il s'agit du contexte interactif d'un entretien ou d'une observation. C'est celui que vous avez le plus de facilité à restituer, celui auquel vous pensez d'emblée : le cadre matériel et le déroulement de l'interaction elle-même, à l'échelle de la journée. C'est le niveau de l'interaction, qu'elle soit anonyme ou personnelle, dans laquelle vous avez été pris.

2. Le contexte de l'enquête tout entière. Il s'agit de repérer des moments dans l'enquête (cf. les phases de l'enquête

p. 133-134) et de restituer au cas par cas ce que votre interlocuteur sait de vous avant le début de l'interaction analysée : qui vous a présenté ? Quelle est votre réputation ? Que dit-on des raisons de votre présence, qui vous recommande ou exprime sa méfiance ? C'est le niveau de l'interconnaissance et de la réputation où vous avez votre place. Pour le restituer vous devez relire votre journal de terrain et y chercher les indices de votre insertion dans différents réseaux, retracer le chemin qui vous a conduit ici et là, comprendre quel statut on vous a donné.

3. Le contexte social dans lequel est pris chacun de vos enquêtés. Il s'agit de restituer les univers de référence de vos interlocuteurs : il faut travailler ici à l'échelle individuelle, retrouver au cas par cas le point de vue de chacun de vos enquêtés, décrypter les allusions à des univers auxquels vous n'avez pas accès directement, saisir les évidences dans lesquelles vos interlocuteurs baignent. L'ensemble des informations dont vous disposez en fin d'enquête vous y aidera : utilisez statistiques, documents divers, données de cadrage autant que généalogies, coupures de journaux, éléments biographiques. Partez de l'idée que vos enquêtés ont une connaissance subjective d'éléments objectifs et que votre tâche est de mettre ces deux aspects en relation.

Exemples : des enquêtés ouvriers plaisaient à propos de leur future retraite : « On n'aura pas le temps d'en profiter. » Sans être sociologues, ils ont l'idée (juste objectivement) que leur espérance de vie après leur retraite est plus courte que d'autres.

Analyser le déroulement de l'entretien

Un entretien de deux ou trois heures n'est jamais linéaire. Le début correspond à un *round* d'observation, chacun se prête par bonne volonté au jeu de l'entretien. Arrive un moment où les choses s'accélèrent, les positions se défont. Il y a des « tournants » d'entretien, c'est-à-dire des moments où, pour différentes raisons (à la suite d'une question, par une association d'idées, etc.), l'interviewé change de posture, prend un autre ton, dit des choses qui contredisent ce qu'il a dit précédem-

ment, développe longuement des thèmes qu'il n'avait pas du tout abordés et qu'il avait peut-être dissimulés lors de la première partie de l'entretien. Vous vous en apercevez mieux lors de l'écoute de la bande que sur le moment où vous êtes pris par la situation d'entretien.

Cherchez à repérer ces points de basculement, ces moments où la parole de l'enquêté change de statut, où, par exemple, il se met à parler en première personne, où, pour reprendre les expressions de Goffman, il change de « ligne d'action » face à vous et se met à vous parler tout différemment. Comparez l'avant et l'après de cette bifurcation dans l'entretien. Cherchez à savoir ce qui a pu la provoquer, pourquoi la première ligne d'action n'était plus tenable, pourquoi l'interviewé en a adopté une seconde, en quoi elle est plus accordée à son « personnage social ».

Analyser la dynamique de l'entretien, c'est aussi prêter attention aux modifications du registre de langage de l'interviewé. Un cas de figure classique est celui où l'hyper-correction linguistique ou le langage soutenu face à l'enquêteur lors des premiers échanges cède progressivement le pas à des propos du langage ordinaire.



Vous avez maintenant tous vos matériaux triés de la façon suivante :

— plusieurs chemises d'observations classées par séries ; chaque moment observé est autonomisé et nommé (« un conflit de personnes au travail », « la fête de l'école maternelle du tant »). On peut considérer qu'elles ont déjà subi une interprétation isolée ;

— plusieurs chemises avec les transcriptions intégrales des entretiens les plus importants, classés par ordre alphabétique ; chacun des entretiens est daté. Dans chaque chemise concernant telle ou telle personne, vous avez regroupé sur une petite fiche l'ensemble des éléments objectifs que vous savez sur elle et l'ensemble des contacts que vous avez eus avec elle. Ces entretiens sont déjà interprétés chacun isolément ;

— une série de dossiers dans lesquels vous avez rangé les documents que vous avez pu rassembler (coupures de journaux, statistiques, photos, etc.), datés et référencés ;

— une fiche récapitulative qui résume la chronologie de l'enquête avec ses tournants, ses rencontres significatives, et où vous avez situé observations et entretiens analysés par ailleurs ;

— Les cahiers qui constituent votre journal de terrain, avec à droite votre journal d'enquête et à gauche votre journal de recherche. Vous pouvez alors écrire deux textes conclusifs : à la fin de votre journal d'enquête, restituez la série des places que vous avez occupées et le processus qui vous a fait passer de l'une à l'autre ; à la fin de votre journal de recherche, rédigez la « problématique » à laquelle vous vous tiendrez désormais, ce que vous cherchez à démontrer, la série des principales hypothèses que vous avez progressivement dégagées.

Positions objectives, pratiques et points de vue subjectifs

8 / Interpréter et rédiger

C'est au moment de la rédaction que votre analyse prend corps et que vous construisez sa cohérence. Jusqu'alors vous avez effectué une série de réajustements progressifs du thème à l'objet d'enquête ; vous êtes dorénavant en possession d'un puzzle dont les morceaux (récits d'observations, analyses d'entretiens) sont plus ou moins gros. Il vous reste à les assembler. Ne cherchez pas à théoriser à tout prix ni à généraliser à tout prix. Vous devez faire un *compte rendu d'enquête*, le terrain ne doit pas disparaître sous les concepts mais, au contraire, les concepts doivent éclairer le terrain et rendre justice aux cas singuliers. Soyez modeste et précis, soyez honnête et rigoureux.

Interpréter les données

Trois éléments doivent retenir particulièrement votre attention avant de mettre en œuvre des comparaisons systématiques : la mise en relation, dans chaque cas, entre positions objectives, pratiques et points de vue subjectifs ; les mots indigènes et les silences ; les malentendus.

Vos enquêtés ne sont pas des personnes désincarnées, ce sont des êtres « en chair et en os », inscrits dans une histoire plurielle (familiale, professionnelle, locale ou régionale, nationale, etc.). Ce ne sont donc pas les individus abstraits de l'*Homo sociologicus* (les « A » et « B » de l'individualisme méthodologique), ce sont des nœuds de relations. Vous les avez physiquement rencontrés, à leur domicile ou sur leur lieu de travail. Vous les avez vu se conduire, s'irriter ou rire, vous les avez entendu parler. Ils vous ont montré ou raconté des aspects importants de leur vie. Vous savez un certain nombre de choses sur eux : il vous faut à présent distinguer celles qui sont pertinentes pour votre objet.

Dans un premier temps, établissez pour chaque enquêté, à partir de l'ensemble de vos données, une fiche synthétique avec *le détail* de ses caractéristiques sociales. Bien sûr, ces caractéristiques sont d'importance inégale selon votre objet de recherche. Si vous travaillez sur les pratiques culturelles, tout ce qui concerne la trajectoire scolaire des enquêtés et celle de leurs parents est central pour élucider les phénomènes de transmission et d'appropriation culturelles.

Exemple : vous avez fait un long entretien avec un enquêté. Indiquez ses principales caractéristiques sociales. Il s'appelle Alain Durand (c'est un pseudonyme), 45 ans, fils de petits agriculteurs bretons qui ont eu cinq enfants. Il est depuis vingt ans technicien dans l'industrie agro-alimentaire, marié à une institutrice, elle aussi bretonne et fille d'agriculteurs (possédant une plus grosse exploitation), originaire d'un village voisin de celui de son mari. Propriétaires d'une maison (qu'ils finissent de payer), ils habitent la préfecture de leur département de Bretagne. Ils sont catholiques non pratiquants et votent régulièrement à gauche (PS). Leurs deux enfants, toujours scolarisés à l'école publique, sont lycéens.

Il vous faut aussi recouper vos informations. Les enquêtés peuvent dissimuler des données, mentir par omission, non pas forcément pour vous duper, mais parce qu'ils cherchent à donner la meilleure image d'eux-mêmes. A vous de démêler le vrai du faux, le plausible du probable, en fonction de l'ensemble des

données d'enquête dont vous disposez. Quoi qu'il en soit, adoptez toujours une position critique à l'égard des propos qu'on vous tient, recoupez toujours vos informations. Le « doute méthodique » n'est pas l'apanage des historiens : il doit être aussi celui des ethnographes. Par exemple, lorsque vous cherchez, après coup, à reconstituer une trajectoire, il y a toujours des zones de flou dans vos matériaux, notamment dans les dates. Au lieu de le déplorer, prenez ce flou comme objet de réflexion : pourquoi telle date et non telle autre est-elle rappelée précisément, documents à l'appui ? Quels sont les points de repère temporels qui permettent aux enquêtés de dater ce dont ils parlent (la naissance de leurs enfants, les campagnes électorales, les dates d'examen, d'achat de la maison, etc.).

Dans un deuxième temps, vous chercherez à mettre en rapport les positions objectives des enquêtés, leurs pratiques telles que vous avez pu les observer et leurs points de vue subjectifs exprimés dans l'entretien. Comme le dit B. Zarca à propos de son travail par entretiens sur les trajectoires professionnelles des artisans : « Il faut distinguer, dans ce qui est dit au cours d'une interview, les faits objectifs (par exemple, le fait d'avoir été apprenti dans tel métier, durant telle période, etc.) et les jugements sur les faits ("C'était dur, le patron était une peau de vache") qui constituent des données que, faute de mieux, on peut appeler "subjectives" et qui informent tout autant sur la subjectivité présente du locuteur que sur son passé nécessairement reconstruit. Il y a donc lieu d'analyser ces "données subjectives" en les référant à l'ensemble du cheminement socio-professionnel de l'individu : l'appréciation de la pénibilité des conditions d'un apprentissage peut être fort différente, à l'âge mûr, selon le chemin que l'on a parcouru depuis¹. »

Même si vous n'avez vu vos enquêtés qu'en situation d'entretien, leur cadre familial vous a livré des éléments objectifs de leur position : ainsi le cadre domestique est le résultat matériel de leurs pratiques. Si vous avez eu d'autres occasions de les rencontrer, vous avez constaté directement ce qu'ils font, comment ils se conduisent, comment ils sont considérés.

1. ZARCA Bernard, *Les Artisans. gens de métier, gens de parole*, L'Harmattan, Paris, 1987, p. 9.

Exercice. — Pour apprendre à mettre en rapport positions objectives, pratiques et points de vue subjectifs, exercez-vous à comparer des enquêtés proches socialement. Par exemple, deux ouvriers, travaillant dans la même entreprise, sont propriétaires de pavillon dans un même lotissement d'une petite ville de province, perçoivent des revenus similaires, possèdent la même formation d'ouvrier qualifié, mais leurs conjoints ont des propriétés sociales dissemblables (l'une est ouvrière, titulaire d'un CAP, l'autre est employée du secteur public, niveau bac). Établissez les similitudes chez les deux enquêtés et en même temps notez les différences. Vous avez de fortes chances de constater que cette unique différence (la profession des conjoints) se traduit dans le décor, l'intérieur, le langage, le mode d'éducation des enfants, le rapport à l'école, le rapport à la politique et à l'avenir. A vous de tester cette influence, d'isoler la « variable » pertinente, une fois neutralisées les autres « variables » principales. La qualité de l'analyse se joue dans cette faculté de repérer ces petites différences et de saisir leur expression en cours d'entretien.

L'attention aux mots « indigènes »

Pour mener en finesse votre travail d'analyse, vous devez vous appuyer sur les mots que vous avez saisis au vol dans les conversations, qui sont apparus dans un entretien. Ces mots ont la vertu de dire à leur manière — simple, imagée, quotidienne — des catégories de classement et de jugement « indigènes » que vous pouvez confronter aux modes de classements sociaux plus généraux et abstraits. C'est par exemple le cas des mots d'usine (« fayots », « poubelle », « gréviste »), des mots de cadres (« disponibilité », « esprit d'équipe »), des mots de « jeunes » (« giga », « méga »...). Réfléchissez sur le sens de ces mots qui, inventés sur le moment, sonnent « juste » et condensent la vérité sociale d'une situation.

Exemples

- Tiré d'une observation dans un collège de ZEP situé sur une butte, en plein cœur d'un quartier d'habitat social « en

crise ». Ce collègue recrute deux groupes opposés d'élèves — d'une part, les enfants de pavillon, issus de familles d'ouvriers et de classes moyennes, habitant « en bas » et, d'autre part, les élèves « du haut », vivant dans les HLM proches, enfants d'immigrés pour la grande majorité d'entre eux. Lors d'un entretien avec le chef d'établissement, celui-ci cherche à évoquer, avec les mots les plus justes, la manière dont la division sociale se traduit dans son collège. A un moment de l'entretien, il nous invite à regarder, par la fenêtre de son bureau, la sortie des élèves du collège. Les deux groupes sont clairement identifiables : d'un côté, ceux qui tournent « à droite » et se dirigent vers le « bas » (quelques cartables, en vêtement de ville, certains en vélo, « français ») et, de l'autre, ceux qui s'en vont vers la « gauche » (sacs campus, à pied, « immigrés »). Le principal conclut : « Moi j'appelle ça le jugement dernier, les "élus" partent à droite pour regagner les pavillons de la vallée, les "réprouvés" à gauche pour retrouver leur HLM. »

- Tiré de l'entretien de Michel Pialoux [78 b.] avec le chef d'équipe et sa femme, ouvrière dans le même atelier. Les deux enquêtés sont amenés à évoquer l'ambiance de cet atelier. Là où le mari décrit la « bonne ambiance » qui y règne, la femme, quelques minutes plus tard, parle de « mauvaise ambiance ». Les mots n'ont pas le même sens pour les deux protagonistes. Pour l'ouvrière, l'ambiance réfère aux *relations sociales* entre ouvrier(e)s, à l'« entraide », à la solidarité, aux combines (toutes ces pratiques de solidarité ouvrière qui tendent à disparaître). Dans l'esprit du mari, chef d'équipe, l'ambiance a trait aux caractéristiques objectives des postes de travail (éclairage, charge des postes de travail, cadences).

Prêter attention aux manières de parler, aux silences et aux non-dits

Pour interpréter les observations ou les entretiens, soyez attentif non seulement aux paroles prononcées, aux mots et au sens différentiel qu'ils acquièrent selon le contexte d'énonciation, mais aussi à la manière dont l'enquêté les dit, au ton avec

lequel il les dit. Le « ton » indique avec beaucoup de précision le *sens de ce qui est dit*. Cherchez dans votre analyse à tirer profit de la diversité des manières de dire. Visez toujours à *éclaircir* ce que l'enquêté, en situation d'entretien ou non, a refusé de dire jusqu'au bout. Soyez donc à l'écoute des multiples indices qui trahissent une incertitude, une censure, une dénégation. Songez à l'« écoute flottante » du psychanalyste, qui relève systématiquement les lapsus et les associations d'idées.

Essayez, à titre d'exercice, d'expliquer les hésitations ou les silences répétés de vos enquêtés. Étonnez-vous de leur existence, ne les considérez pas comme allant de soi, demandez-vous quelle est leur raison d'être. Par exemple un long silence, en entretien, témoigne toujours d'un embarras que vous devez chercher à comprendre. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de vouloir faire un sort à toutes les hésitations, à tous les silences, à vouloir « tout » interpréter (vous courez alors le risque de la surinterprétation) mais de mettre l'accent, dans l'analyse, sur ceux qui vous apparaissent *les plus significatifs*.

Conseil. — Prêtez une attention particulière aux moments de l'interaction où l'enquêté hésite, bute sur les mots, se raidit ou « se ferme ». Vous touchez là des points sensibles, des zones de « résistance », qui sont intéressants à analyser. Cet exercice interprétatif s'applique aussi bien à des situations d'observation ou à un travail rétrospectif sur des scènes vécues (Delsaut [69]) qu'aux entretiens.

Exemple : pour les enfants d'OS immigrés habitant dans les quartiers HLM de la région, toute question sur le travail du père à l'usine suscite malaise et résistance. Que leur père soit ouvrier spécialisé ou ouvrier qualifié, ils répondent par des phrases brèves et laconiques ou par des expressions stéréotypées. On doit les solliciter pour leur « arracher » quelques mots et on sent assez vite qu'insister serait déplacé. L'attitude blasée ou la moue des enquêtés, face à nos questions, sont autant de manières polies de nous inviter à mettre un terme à ce point de la discussion. Les interroger directement sur leur père les oblige à thématiser, à expliciter la prise de distance avec le père et la rupture progressive avec l'univers familial, qui, pour être

vivables ou supportables, sont le plus souvent vécues dans le non-dit, dans l'implicite et la gêne réciproque. Revenaient alors dans la bouche des lycéens enquêtés les mêmes expressions de morbidité et de dégoût (« j'ai toujours eu ça en horreur », « c'est sale », « dégoûtant »). Le travail du père, et plus largement les conditions de vie de la famille, l'argent, ne semblent pas de l'ordre du dicible. Ce serait forcément devoir parler de la fatigue et de l'usure physique du père, de la diminution progressive de ses forces, évoquer la peur à l'usine (celle d'être muté de poste de travail, celle de tomber dans un secteur plus « dur », celle d'être un jour licencié...). En lieu et place de cette chronique impossible à tenir, les enquêtés répondent par des soupirs, des phrases inachevées, des mimiques qui marquent l'impuissance et la résignation. Le silence est alors peut-être la seule manière possible, en situation d'entretien, de dire le refus de l'héritage ouvrier de leurs parents. Il leur permet de se protéger en préservant leur avenir, de pouvoir se penser autrement que comme fils d'ouvrier voué à un destin social d'ouvrier. Il permet aussi de défendre « malgré tout » l'estime de ses parents, le respect de leur travail dur et ingrat, de ce « boulot d'esclave ». Parler du travail du père à ce moment de leur carrière scolaire, c'est concilier un passé qui se meurt et un avenir qui lui tourne résolument le dos. Se taire, c'est à la fois rester fidèle au père « privé » et renier le père « professionnel », respecter l'autorité du père dans la famille et contester la soumission du père à l'usine (cf. encadré ci-contre).

Chercher à interpréter les malentendus

Votre matériel d'enquête comprend aussi des situations, en observation comme en entretien, au cours desquelles le malaise entre les enquêtés et vous ne s'est jamais dissipé. Prenez ce malaise comme objet en partant de l'hypothèse que rien n'est jamais dû au hasard, qu'il y a toujours une cause (sociologique), n'abandonnez jamais le principe de raison suffisante. Ne cédez pas non plus à la tentation psychologisante (« c'est un(e) cinglé(e) », un « mauvais coucheur », « il était pas sympa », etc.) qui vous décharge de la responsabilité d'analyser les ratés de l'interaction. Cherchez plutôt à comprendre pourquoi

Un fils d'ouvrier qui ne veut pas parler de son père

Extraits d'un long entretien avec Mehmet, 21 ans. Étudiant en première année d'AES à la faculté de Besançon, fils d'OS immigré turc (ouvrier Peugeot venu en France en 1970), il aimerait devenir plus tard fonctionnaire.

— Ça venait d'où cette idée de faire fonctionnaire ?

— Ben j'aimais bien ce qu'ils faisaient les profs... fonctionnaire-prof quoi !... les profs, ils étaient tranquilles, ils avaient de bonnes vacances, et puis j'avais des copains qui avaient eu leurs parents profs. Eux aussi ils voulaient tous faire prof, c'est peut-être ça qui m'a aussi influencé... (rires)... Alors il (*son copain*) me dit : « Ouais c'est bien, il est payé une brique par mois, bon il a des vacances, deux mois payés, bon ça fait... quand je vois mon père qui travaille... (hésite à dire le mot, ton plus grinçant)... comme ça là-bas (*ne nomme pas l'usine*)

— Ton père, il travaille à l'usine ?

— Ouais, il travaille à l'usine (*dit très rapidement comme pour couper court à toute autre question*)... Je me disais bon ben c'est... c'est vachement mieux !... Et au moins, si on est fonctionnaire, on n'a pas l'angoisse d'être virés, quoi... On n'a pas l'angoisse... ça dépendra de la conjoncture économique (*petit rire*).

— Et cette idée de devenir fonctionnaire, tu l'as depuis la terminale ou plus tôt ? Quand tu étais en troisième tu voulais faire quoi ?

— Quand j'étais en troisième ? Ben c'est toujours comme ça, j'ai toujours voulu faire ça. Quand j'étais gosse, je voulais faire pilote, des trucs comme ça, mais... (rires)... il faut pas viser trop haut quand même, il faut être réaliste...

— Et quand est-ce que ça t'a paru important le fait de ne pas être viré... Ton père il en parle... →

— Ben je vois ce qui... chaque fois qu'il y a un plan social là, je vois comment ils sont... (*se reprend*) Je vois comment il est (*hésite encore*)... Chaque fois qu'il y a un plan social, ils sont... (*ne trouve pas le mot juste ou n'ose pas le dire*). Que ce soit mon oncle qui travaille aussi là-bas, que ce soit lui, ils sont (*soupir*). Ils ont vachement peur, quoi !...

— Et vous en parlez un peu ? Ton père, il te raconte ?

— Ouais... il me fait : « C'est trop, ils nous font trop travailler... » Tout ça pour les dégoûter, quoi... pour qu'ils rentrent au pays ou alors qu'ils arrêtent de travailler c'est tout... (*silence*).

— Et il travaille dans quel secteur à l'usine ?

— En peinture, je crois... en peinture, ouais... (*silence*).

— Et toi t'as jamais voulu travaillé...

— (*Coupant*) J'ai déjà travaillé dans son truc... ouais j'ai déjà travaillé... en décapage...

— Et tu trouves ça dur ?

— Ben c'est pas... (*rires*) c'est pas un cadeau ! Mais nous (*les « scolaires »*) on n'a pas fait le même boulot... on était en train de nettoyer la peinture. Lui, je sais pas ce qu'il faisait, ce qu'il fait spécialement... mais de toute façon la peinture, c'est pas... c'est pas un cadeau hein !... Avec la poussière qu'on a dans... partout... et puis il y a un moment où il se faisait tout le temps des prises de sang, tout ça, pour... (...)

— Et pour revenir sur cette question d'école, tu voulais devenir fonctionnaire mais fonctionnaire-prof, il y avait pas d'autres...

— ... (*Coupant*) Ouais, fonctionnaire... De toute façon fonctionnaire, c'est... Moi je voulais un boulot cool... un boulot tranquille... enfin je veux pas dire que prof c'est tranquille (*en me regardant, en se rendant compte de sa « gaffe »*) mais c'est quand même plus tranquille que les autres boulots, hein (*silence*).

→

— Oui, c'est plus tranquille que travailler à l'usine...

— C'est plus tranquille que les autres boulots, quoi... (*silence*).

— Et au cours de ton année de terminale, il y avait aussi...

— (*Coupant*) Oui, il y a eu des trucs... des BTS tout ça, ça m'a tenté... mais après je me suis dit « les BTS c'est bien gentil mais... (*silence*)... il faut travailler comme un « fou » (*rires*). et c'est même pas sûr d'avoir un boulot après. Alors que fonctionnaire, bon tu passes des concours, c'est dur d'être pris quand même, mais dès que t'es pris, t'es tranquille... fonctionnaire-flic aussi... flic... voilà... mais la vue, ça craint aussi, comme je suis myope. »

l'enquêté a d'abord joué le jeu de l'enquête et s'est ensuite rétracté ; pourquoi il a cédé à votre demande d'entretien et, une fois devant le magnétophone, a résisté (parfois jusqu'au bout) à l'entretien.

L'essentiel de l'analyse se joue ici dans la description et dans l'élucidation du malaise. Efforcez-vous de restituer les conditions sociales de cette interaction particulière. Demandez-vous qui (quel type de personne sociale) vous représentez aux yeux de l'enquêté. Un jeune, un diplômé, un « bac +5 », un (petit) bourgeois, un « étranger », un « journaliste », un « naïf », etc. Ensuite établissez *dans le détail* les caractéristiques sociales de votre interlocuteur. Faites la liste de tous les malentendus liés à l'enquête. Enfin cherchez la ou les « failles », les raisons principales du malaise. Seule l'analyse détaillée de la relation qui se noue entre vous et l'enquêté vous permet d'éclairer la divergence entre ses attentes et les vôtres, d'expliquer les malentendus.

Conseil. — En entretien, les malentendus sont manifestes lorsqu'une question de votre part suscite une réponse « à côté ». Prêtez attention à ces réponses « à côté », elles sont toujours intelligibles et riches de sens. Elles ne sont pas fausses ou

« sottes », mais manifestent un *décalage*. Confrontez vos attentes (à travers les questions que vous posez) et les réponses que vous obtenez : l'écart, toujours significatif, exprime une différence entre vos propres catégories de perception (d'enquêteur et de personne singulière) et celles de l'enquêté. C'est cet écart qui fait sens sociologiquement, c'est cela qu'il vous faudra travailler dans l'analyse.

Vers une problématique

Vous avez maintenant en main des séries d'observations, des commentaires d'entretiens, sans oublier la contextualisation par l'enquête (son déroulement, l'évolution des relations d'enquête). Ces différents matériaux se répondent entre eux : il faut d'abord comparer vos matériaux d'enquête, puis tenter de dégager, à partir de leur reclassement, une problématique.

Comparer vos matériaux entre eux. Un contrôle croisé

Vous n'avez pas un *corpus* homogène. On ne peut pas vous le reprocher, c'est la base de l'enquête ethnographique que de « faire feu de tout bois ». Ces matériaux, vous ne les juxtaposerez pas : vous essaieriez de les confronter les uns aux autres. Cette confrontation intervient à plusieurs niveaux :

— au niveau de l'enquête elle-même, par un « recouplement » des informations. Vous devez en effet vous efforcer toujours de confronter ce que les gens vous ont dit, ce que vous les avez vu faire (dans diverses circonstances et divers lieux de la vie sociale), le cadre dans lequel ils vivent (observation menée en cours d'entretien) et les éléments que vous pouvez savoir sur eux à leur insu (ce que d'autres vous en ont dit, ce que vous avez appris au hasard de divers documents) ;

— au niveau de l'interprétation générale. Autorisez-vous à comparer vos « données », malgré leur hétérogénéité, avec d'autres, que vous trouvez dans des textes publiés sur votre sujet. Autres terrains, autres catégories sociales, autres problématiques : vous devez lire dans cette perspective de comparai-

son, non pas systématique (c'est impossible), mais *heuristique*, les textes des sociologues, des ethnologues, des historiens.

Exemple : vous observez une cérémonie puis vous faites un entretien avec l'un des participants : vous lui demandez de décrire ce qui s'est passé et vous confrontez cette description avec la vôtre (notée soigneusement dans votre journal d'enquête). Voyez ce qu'il vous manquerait si vous deviez vous restreindre à un usage « pur » de l'observation ou de l'entretien : le risque de contresens serait beaucoup plus grand. Ici l'hétérogénéité de vos sources est source de fiabilité : vous contrôlez l'une par l'autre. Vous vérifiez ainsi les distorsions plus ou moins grandes, toujours significatives, entre des récits de personnes différentes (dont vous-même) : voici qui vous permet de totaliser, de fait, un plus grand nombre de points de vue que si vous vous étiez enfermé, par un purisme méthodologique frileux, dans l'unique observation ou dans l'usage d'entretiens hors enquête de terrain.

Faites cet exercice sur un événement que vous connaissez bien, que vous avez pu observer de façon répétée, dont vous connaissez la plupart des protagonistes : faites-vous raconter, sans crainte de vous ennuyer ou de perdre votre temps, « la même chose » par plusieurs personnes différentes. Ne craignez pas non plus d'entreprendre des analogies osées : peut-être ne vous mèneront-elles nulle part (soyez donc vigilants), peut-être vous livreront-elles des clés décisives.

Dégager une problématique

Votre travail à présent consiste, tout simplement, à reclasser tous ces matériaux sans plus tenir compte de l'ordre chronologique de leur fabrication, mais en les organisant selon un ordre logique. Gardez cependant la trace de leur date pour ne pas perdre votre analyse du déroulement de l'enquête. Comment arriver à cet ordre logique ?

• *Dans une première étape*, vous allez ouvrir de nouvelles chemises dont les intitulés ne seront plus « Entretiens avec monsieur Dupont », ni « Une fête à l'école maternelle », mais « Les contremaîtres : une position en porte à faux » ou « Rela-

tions familles/écoles » C'est-à-dire que vous allez passer des cas singuliers aux *questions conceptuelles* auxquelles ces cas « répondent » partiellement. Vous y arriverez en réduisant le cas à l'ensemble de ses caractéristiques objectives puis en choisissant l'une de ces caractéristiques pour orienter la lecture du matériau. Laissez de côté pour l'instant les matériaux pour lesquels vous n'arrivez pas à faire ce « surtitrage ».

• *Dans une seconde étape*, vous allez manipuler ces chemises, dans lesquelles vous avez rangé une partie seulement de votre matériau préexistant, pour essayer de comprendre les liens logiques entre les questions que vous avez ainsi dégagées. Exemple : l'une est incluse dans l'autre, l'une suppose l'autre, l'une est un complément de l'autre, l'une et l'autre sont identiques mais pas les réponses. Ce faisant, vous voyez apparaître des convergences ou des contrastes inattendus, dans la mesure où des cas singuliers, jamais mis en relation, se trouvent répondre à la même question conceptuelle.

Exemple : si vous travaillez sur le travail en entreprise, vous avez nommé un ensemble d'entretiens « Les contremaîtres en porte à faux » et un autre ensemble « Les syndicalistes en porte à faux ». Rien ne vous aurait permis de supposer qu'une comparaison systématique entre contremaîtres et syndicalistes pouvait servir à quelque chose. Vous risquez alors de découvrir l'existence d'une similitude de trajectoires, par exemple une scolarisation interrompue pour des raisons financières ou accidentelles alors qu'il s'agissait d'un « bon élève », comme dans le cas des syndicalistes agricoles ; l'existence aussi d'une forme de proximité sociale entre ces deux catégories sociales (par l'intermédiaire des professions des épouses, par exemple), qu'il faudra bien sûr vérifier, c'est-à-dire n'admettre qu'à titre d'hypothèse, mais qui vous servira de point d'appui pour avancer.

Vous le voyez, la question du « plan » n'est pas formelle, scolaire, dissertative. Elle est directement liée à la formulation d'hypothèses, de réponses partielles à ces hypothèses, de rejet et de reformulation des hypothèses. Vous avez le droit d'être « en devenir », d'exposer des hypothèses que vous allez aban-

donner, vous n'avez pas à être d'emblée « parfait », vous progresserez par tâtonnements. Vous avez de fortes chances de faire un premier plan, puis un deuxième, puis un troisième, etc., au gré du déplacement de votre questionnement et de l'affinement de votre problématique. Conseil : ne vous enfermez pas dans un plan rigide à l'intérieur duquel vous chercherez à caser vos données, laissez-vous plutôt guider par le travail interprétatif sur vos matériaux.

Si vous ne prenez pas ces risques d'interprétation, si vous vous « lancez » pas dans des raisonnements (qu'il faut impérativement expliciter pour pouvoir les contrôler, les infirmer ou les poursuivre), vous n'arriverez jamais à rédiger. Inversement, si vous organisez votre compte rendu d'enquête à partir d'hypothèses théoriques extérieures au terrain, vous aurez manqué le point essentiel de l'enquête ethnographique qui est de casser la dichotomie entre « théorie » et « empirie ». Vos cas singuliers (qu'il s'agisse d'événements observés ou de personnes interviewées) ne sont pas des exemples illustratifs de théories qui leur préexistent, mais des points d'appui pour faire avancer des hypothèses qu'ensuite vous pourrez tester, approfondir, ou abandonner.

Quelques conseils importants

1. Clarifiez à présent, si ce n'est déjà fait, quels sont vos objectifs, c'est-à-dire quelle est, parmi toutes les questions auxquelles vos matériaux répondent, la *plus importante*. Vos matériaux sont riches, trop riches même. Ils vous emmènent dans de multiples directions différentes. Il faut à présent en *choisir une*. Écrivez-la, et appuyez-vous sur elle : il est rassurant de dire, maintenant, enfin, que vous travaillez sur « les ouvriers et leurs enfants », ce que vous pouvez traduire par « la reproduction du groupe ouvrier » ; sur « les relations entre profession et hors-profession », du point de vue du hors-profession ou du point de vue de la profession.

Explicitez donc votre objet en quelques paragraphes. Certes, vous l'avez déjà fait maintes fois. Mais les formulations précédentes, en particulier avant le terrain, étaient destinées à changer. Celle-ci vous servira de point de départ et de fil direc-

teur pour la rédaction définitive. Si vous avez « fixé » trop tôt votre question principale, vous courez le risque d'avoir été aveugle aux surprises du terrain et de n'avoir finalement trouvé dans votre enquête que ce que vous y aviez mis d'avance. Si vous la fixez trop tard, vous courez le risque symétrique d'avoir accumulé une masse de matériaux inutiles.

A ce moment de redéfinition de votre objet (qui peut intervenir plus tôt, en cours d'enquête, ou plus tard, au moment de rédiger), il est vital que vous discutiez avec votre directeur de recherche. C'est lui qui fait, avec vous, ce choix. Il peut en effet vous dire que votre perspective n'est pas originale, que votre projet est trop difficile et que vous vous y casserez les dents. De toute façon, n'ayez pas trop peur de ce choix. Il vous engage, certes. Mais il ne vous amputera pas. La plupart des choses importantes que vous avez vues ou comprises en cours d'enquête, vous serez forcément amené à les utiliser. Simplement elles seront orientées par la question principale que vous posez dorénavant. Poser une question et une seule, c'est en poser beaucoup, mais en ordre, hiérarchisées. Cette remarque ne vaut pas seulement pour l'enquête de terrain, bien sûr, mais pour toute utilisation active de matériaux.

Maintenant vous avez votre question principale. Vous avez des matériaux classés sous des rubriques qui sont des « questions secondaires ». Voyez comment ces questions représentent autant d'étapes pour arriver à la question principale. Usez, sans craindre d'abuser, de schémas, de flèches, de brouillons de plan, jusqu'à arriver à quelque chose qui vous satisfait ou qui, du moins, satisfait votre directeur. Ne fétichisez pas non plus ce résultat provisoire. Ce n'est qu'un premier plan, au cours de la rédaction il évoluera et vous ne pourrez vraiment écrire votre plan définitif que lorsque le manuscrit sera achevé. Un conseil encore : n'hésitez pas à changer les titres de vos parties, sous-parties, etc. C'est dans cet exercice que se joue la moitié des conceptualisations et hypothèses que vous allez, sans même vous en rendre compte, essayer, défaire et refaire.

2. Acceptez l'idée qu'une bonne partie de vos matériaux (entre le tiers et la moitié) ne vous serviront à rien pour la rédaction de votre mémoire (thèse). Par exemple, laissez de

côté les documents pour lesquels vous ne trouvez pas la question à laquelle ils répondaient. Ces matériaux ne sont pas pour autant sans intérêt ; ils sont simplement inutiles parce qu'ils ne répondent pas à une curiosité de votre part ou qu'ils n'en éveillent pas. C'est peut-être que vous n'avez pas les éléments de comparaison nécessaires, ou plus simplement qu'ils sont, une fois votre enquête finie, « hors sujet ». Vous savez bien que votre sujet a considérablement évolué au cours de l'enquête. Il est donc normal qu'il y ait du « déchet ». Soit que vous ayez dépassé le stade où vous en étiez au moment du recueil (le matériau est alors inutile parce que mal fabriqué, mal observé, l'entretien mal conduit, etc.). C'est l'équivalent d'un « brouillon » qui a servi mais ne servira plus (imaginez une seconde la masse de tableaux statistiques inutiles ou non publiés que fabriquent vos collègues « quantitativistes »). Soit qu'il ouvre une piste que vous ne souhaitez pas ou que vous ne pouvez pas suivre pour l'instant. Alors ne le jetez pas, gardez-le dans une chemise « pour plus tard ».

N'hésitez pas à « jeter », sinon physiquement du moins mentalement, une bonne partie de votre matériel d'enquête. Ne soyez pas fétichiste de vos matériaux accumulés. Ils n'ont de sens et d'intérêt que par ce que vous en faites. Ils vont devenir passionnants.

Écrire un compte rendu d'enquête

Tout cela représente un travail considérable, demande du temps, suppose d'écrire, de biffer, de recopier, de refaire... Les textes limpides sont les plus travaillés.

Une langue simple

Privilégiez la clarté : « Pour que le message soit digne de valeur, être clair est la condition nécessaire mais non suffisante : on peut être clair et ennuyeux, clair et inutile, clair et menteur, clair et vulgaire [...]. Si l'on n'est pas clair, il n'y a pas de message du tout » (Primo Levi, *op. cit.*, p. 76). On vous donnera ici quelques conseils pour éviter les écueils les plus

courants (ceux qu'on regrette de voir dans les travaux d'étudiants mais aussi parfois sous la plume de certains de nos collègues avant publication). Il y a en effet un véritable « travail » technique de rédaction, un véritable savoir-faire professionnel que trop d'auteurs ignorent et que vous devez apprendre au plus vite. Par exemple, le traitement de texte procure l'illusion d'écrire un texte « propre » alors que des règles élémentaires pour la lecture ne sont pas respectées. On vous suggérera aussi quelques remèdes, consignes banalement lexicales et grammaticales, qui vous aideront à une mise en forme rigoureuse, précise et simple.

- Tout d'abord, ne mythifiez pas cette phase de l'écriture, de la rédaction ; ne l'autonomisez pas ; n'en faites pas une montagne. Dans votre puzzle, prendront place des textes déjà mis au propre qu'il vous suffira d'intégrer tels quels dans votre rédaction finale. Au fur et à mesure de votre terrain, vous avez pris le temps d'écrire, c'est-à-dire de vérifier où vous en êtes, ce qu'il reste à faire, ce que vous savez déjà et ce que vous n'avez toujours pas compris.

- Écrire, ce n'est pas « improviser », jeter sur le papier dans la hâte et l'effervescence des formules géniales, mais c'est avant tout *travailler*. Nombreux sont ceux qui réécrivent et recopient chaque page sept ou huit fois avant d'obtenir une version correcte. Les versions successives ne changent pas seulement de forme, c'est le raisonnement qui devient plus solide à chaque fois. Ces exigences (rigueur, clarté, simplicité, logique) ne sont pas hors de portée. Ne croyez pas non plus qu'il y aurait des gens plus doués pour écrire que d'autres. On ne vous demande pas d'être écrivain ou poète inspiré. Essayez d'oublier vos angoisses scolaires devant les dissertations de français ou de philosophie. Dites-vous qu'il ne s'agit pas d'un travail littéraire sur les mots ni d'un travail philosophique sur les idées mais d'un travail scientifique sur des *données* que vous avez vous-même produites.

- Le travail d'écriture ethnographique se distingue fortement du travail littéraire en ce qu'il ne vise pas « l'effet de réel », qui cherche, dans le courant réaliste, à faire croire à la vraisemblance du récit. Il recherche la rigueur et la précision, la

démonstration et la réponse aux objections. Un compte rendu scientifique d'enquête doit proscrire les allusions, les sous-entendus, les « demi-mots », la complicité avec le lecteur (le clin d'œil au lecteur révèle le plus souvent un ethnocentrisme partagé). Il doit viser l'explicitation dans la concision.

Il faut prendre au sérieux le terme même de « compte rendu » : vous êtes en train de « rendre (des) comptes », on est en droit de vous demander des explications. Vous n'avez pas à « séduire » votre lecteur, à l'impressionner mais à entraîner sa conviction, à l'aider à contrôler ce que vous avancez. C'est pourquoi il vous faudra éviter les descriptions inutiles, celles justement qui permettent au romancier réaliste d'entraîner le lecteur dans un monde auquel il croira d'autant plus qu'il ne verra pas où l'auteur veut en venir. Mais vous n'avez pas non plus à faire étalage de vos connaissances : il ne s'agit pas d'une dissertation, on ne jugera pas la quantité des références produites² mais leur pertinence par rapport à vos données. On ne jugera pas la façon dont vous restituez des auteurs, mais celle dont vous rendez compte de votre enquête. Ce n'est pas un travail scolaire qu'on vous demande : c'est un *travail scientifique personnel*. Certes vous n'avez pas tout inventé : citez les travaux publiés, mais seulement s'ils sont pertinents. Il y a un enjeu à vous situer dans une continuité : celle des travaux empiriques en sciences sociales. D'autres ethnographes vous aident à « voir » le terrain, vous en aiderez d'autres à votre tour.

Rendre compte

Vous avez produit des données originales, dont vous devez rendre compte le plus précisément possible, à condition que cette précision ait une place dans votre raisonnement. Ne craignez pas de montrer les « trous » de votre documentation, de montrer ce qu'il aurait fallu, encore, vérifier : d'abord cela vous aidera à avancer, à voir ce qui manque ; ensuite on vous saura gré d'aider vos successeurs à effectuer les compléments

2. Cependant une bibliographie abondante ne nuit pas ; le risque c'est de l'utiliser à mauvais escient.

d'enquête ou les vérifications qui s'imposent. Vous devez donc produire un raisonnement à la hauteur de vos données : ni trop ni trop peu.

Vous n'arriverez pas du premier coup à un raisonnement satisfaisant. Quand vous commencerez à rédiger, c'est-à-dire à suivre un raisonnement de bout en bout, en vérifiant qu'il tient, vous souffrirez certes, vous aurez du mal, cela viendra lentement, mais aussi vous comprendrez à fond des intuitions qui restaient auparavant flottantes, comme en lambeaux, parce que non reliées entre elles.

- Rédiger votre compte rendu d'enquête c'est à la fois *expliquer* les détails et *relier* par un raisonnement ces mêmes détails. Rédiger, c'est tester des raisonnements successifs, les abandonner, en produire de nouveaux, plus simples et plus efficaces. Il faut admettre d'essayer plusieurs formulations avant de trouver la bonne. Attention aux mots et à la justesse des formulations.

Vos données ne doivent en aucun cas servir simplement d'illustrations à votre propos. Ce dernier est en effet construit entièrement à partir de l'interprétation de vos données. Vous raisonnez sur vos données, vous n'illustrez pas avec elles une thèse fabriquée ailleurs. Cela vous évitera le syndrome du perroquet : la répétition mécanique de concepts forgés ailleurs. Vous cherchez en effet à « rendre compte » de ce qui s'est passé, à éclairer vos observations et vos entretiens à partir de leurs conditions sociales d'effectuation. Vous pouvez tenter de formaliser vos « découvertes » : écrivez une formule ou un schéma qui vous semblent valables pour le cas X et testez-les sur d'autres cas.

- Il vous faut aussi livrer vos « sources », tout en respectant l'anonymat des enquêtés. Vous êtes dans une situation particulièrement inconfortable, il faut bien le reconnaître. Vous ne pouvez pas, comme les sociologues statisticiens, vous appuyer sur l'autorité, fût-elle magique, d'un tableau de chiffres. Vous ne pouvez pas non plus, comme les historiens, vous appuyer sur une liste de cartons d'archives dépouillés. Vous devez donc impérativement produire, au sens juridique du

terme, vos sources, c'est-à-dire les montrer, les exhiber. On vous soupçonnera en effet toujours de parler sur du vide, de « surinterpréter ». Votre seule garantie, il faut l'admettre et finalement la revendiquer, c'est votre journal d'enquête, vos comptes rendus d'observations, les documents que vous avez recueillis et vos entretiens transcrits.

Ce n'est pas rien. N'ayez pas peur de les citer, à condition de le faire à bon escient. Que penserait-on d'un statisticien qui montrerait les dizaines, les centaines de tableaux inutiles qu'il a bien dû faire avant d'avoir mis au propre celui qui lui paraissait convaincant ? Que penserait-on d'un historien qui se contenterait de recopier, en annexe, tous les documents qu'il a consultés avant de trouver celui qui convenait à sa démonstration ?

Quelques règles

1. Poser un problème en introduction (vous rédigez l'introduction à la fin !).
2. Faites votre démonstration point par point.
3. Sous chaque point, trouvez, parmi vos matériaux, le ou les « cas » sur lequel vous vous appuyez.
4. Exhibez ce cas en annexe ou en parallèle. C'est-à-dire :
 - autonomisez-le (avec prudence : ne pas sortir une phrase de son contexte, ne pas sortir un événement de ceux avec lesquels il fait sens, restituez sa cohérence ;
 - recontextualisez-le ;
 - Reportez-vous au chapitre 7 pour les règles de transcription finale des entretiens et les règles de mise au propre /explicitation des observations.
5. Ne terminez pas sans avoir mis au net les compléments d'enquête (peut-être considérables, d'ailleurs) que nécessiterait une démonstration parfaitement convaincante. C'est là que vous pouvez suggérer un traitement de données statistiques, que vous aurez peut-être le temps d'effectuer vous-même par la suite. Inventez un « test » de confirmation /infirmation de votre propos : rien de tel pour vérifier que vous n'avez pas tenu simplement un discours rhétorique creux.

Les principaux écueils

Ce sont le syndrome de l'énumération, la tentation littéraire, la complication inutile.

• *Le syndrome de l'énumération.* — Il guette ceux qui n'ont pas bien fait l'enquête : ils vont énumérer des données juxtaposées, non reliées entre elles, non mises en perspective. On leur reprochera une absence de raisonnement, un défaut de construction des données, un manque de confiance dans le pouvoir explicatif de la sociologie. On les suspectera de s'acquitter au moindre coût d'un exercice scolaire qui, fondamentalement, les ennuie. On leur dira qu'ils ne cherchent pas à démontrer quoi que ce soit, qu'ils alignent des cas sans savoir ce qu'ils veulent dire. Ce syndrome atteint ceux qui ne se sont pas posé assez de questions sur leur matériel, ceux à qui tout paraît évident, ceux qui manquent de capacité d'étonnement. Il ne devrait pas vous atteindre si vous avez suivi nos conseils pour l'analyse de vos matériaux (chapitre 7).

Le remède : le cas est grave. Si vous êtes atteint, retournez à votre matériel. Posez-lui des questions. Comparez les cas que vous avez eu le tort d'analyser séparément. A chaque fois, demandez-vous : pourquoi monsieur Dupont ne se comporte-t-il pas comme monsieur Dubois ? Restituez la cohérence des cas. Construisez les comparaisons pertinentes, les familles de cas, réfléchissez sur les proximités, les analogies, avant de réfléchir sur les différences. Bref, il faut que vous arriviez à être décontenancé : vos données doivent absolument vous paraître, à un moment ou à un autre, bizarres, inexplicables. Vous souffrez peut-être d'un manque d'inquiétude scientifique, le monde est plat. Si cette pathologie persiste, posez-vous des questions sur votre intérêt pour la sociologie : vous aurez peut-être à changer de voie.

• *La tentation littéraire.* — Elle guette surtout les romantiques du terrain, ceux qui ont choisi l'enquête par rejet de l'abstraction et de la réduction propres à l'attitude scientifique. L'humeur antipositiviste a conduit récemment à plusieurs formes, plus ou moins insidieuses, de démission et d'abandon

des principes scientifiques, en sociologie et surtout en anthropologie. Il y a là un risque d'effacement de la frontière entre ethnographie et fiction qui devient gênant lorsqu'il est proposé en modèle à des étudiants.

Un conseil, donc : ne mélangez pas littérature et sociologie. Il n'est pas question de vous empêcher d'avoir des tentations littéraires, mais satisfaites-les ailleurs que dans un compte rendu d'enquête. Ne renoncez pas à la rigueur, ne vous laissez pas aller à des suppositions invérifiées ou à des « projections » (au sens psychologique du terme), à confondre imagination et observation. Cela ne veut pas dire que vous deviez faire ostentation de lourdeur et de complication sous prétexte de « faire scientifique ». Autant il est légitime d'écrire des « récits » littéraires, pourquoi pas à composante sociologique (par exemple, Georges Perec, Annie Ernaux), autant il est pernicieux de chercher à les faire passer sous l'autorité et la légitimité scientifiques.

Cet écueil se traduit par une enflure excessive d'images inutiles, par une recherche de détails dont vous ne tirez aucun autre parti que rhétorique. Ne vous inquiétez pas trop : ce que nous proposons est une lutte incessante contre soi-même, nous aussi ne sommes pas toujours à la hauteur de nos conseils !

Le remède : éloge de la concision. D'emblée, exercez-vous à faire des phrases courtes (pas de phrases alambiquées), des paragraphes courts. Titrez mentalement vos paragraphes : cela vous permettra de savoir où vous voulez en venir, puis de reconstituer intégralement votre raisonnement. Vous pouvez faire un plan détaillé, si besoin après coup ; utilisez tous les moyens possibles pour contrôler la rigueur de votre raisonnement. Puis relisez-vous. Commencez par supprimer les adverbes, les locutions qui expriment un doute poli. Assumez vos positions. Ne nuancez pas trop. Les adjectifs : faites-en un usage prudent, n'en utilisez qu'un à la fois, choisissez-le bien et demandez-vous pourquoi vous hésitez : la solution sera peut-être de n'en conserver aucun. Coupez vos phrases : non seulement vous fatiguerez moins le lecteur, mais vous serez amené à hiérarchiser ce que vous voulez dire, à clarifier, probablement à réduire votre texte.

De façon générale, faites attention aux mots que vous utili-

sez. Cherchez toujours le mot « juste » : utilisez sans restriction les dictionnaires (le *Littre* et le *Robert*, pour vérifier le changement de sens des mots à un siècle de distance). Vous restituez en effet une série de points de vue sur le monde social : chacun de ces points de vue s'exprime dans des mots, parfois à l'insu de ceux qui les prononcent. Vous devriez être bien placé pour savoir que les mots *portent*, qu'ils signalent un rapport au monde. Demandez-vous si vous rendez justice à ce que vous avez fait, vu, entendu, en utilisant les mots que vous utilisez.

Ne mettez pas en scène inutilement vos personnages, ne faites pas durer le suspense. Vous n'écrivez pas un roman policier. On vous saura gré d'être simple. On soupçonnera toujours l'enflure stylistique de n'être qu'un cache-misère : de masquer un manque de travail empirique, un manque de sérieux, un manque de rigueur dans le raisonnement. Excès de description sans concepts.

• *La complication inutile.* — C'est le principal défaut des étudiants, qui ne se rendent pas compte qu'il détruit jusqu'au projet même d'une entreprise ethnographique. La complication inutile consiste à obscurcir ce que vous devriez éclairer, notamment par un excès de conceptualisation hors de propos. On repère facilement les textes qui présentent ce défaut : ils attribuent une « efficace » à des termes abstraits. Par ailleurs, dans ces textes, on ne « voit » pas les enquêtés, on ne « voit » plus le terrain, on nage dans une théorie flottante qui écrase le terrain. C'est un signe que vous hiérarchisez l'univers d'une façon très intellectualiste : les textes deviennent sacrés et prient les données de terrain. C'est une façon regrettable mais compréhensible de s'adapter à un univers intellectuel qui, de fait, fonctionne souvent ainsi.

Le remède : éloge de la simplicité. Pour tout ce qui concerne ces questions liées à la manière de rédiger, et notamment pour éviter de dernier écueil (fréquent lorsqu'on est porté dans l'écriture par des modèles d'identification), on fera ici l'éloge de la simplicité. Faites la chasse aux néologismes. N'utilisez de termes abstraits que lorsqu'ils sont utiles, éclairants. Pesez chaque mot pour vérifier qu'il apporte un surcroît d'intelligibilité

et qu'il ne perturbe pas la compréhension. Ne lisez pas que des textes sociologiques, lisez des historiens, lisez, de temps en temps, des textes scientifiques. Faites la chasse aux jargons de toutes écoles. Sachez que les grands textes sont limpides : voyez Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique* ; voyez Mauss, *Les Variations saisonnières...* ; voyez Bloch, *L'Étrange Défaite*. Voyez Strauss, *Miroirs et masques*. Certes la sociologie fourmille de textes célèbres et obscurs mais c'est que, souvent, ils sont inachevés, propices à toutes les lectures et réinterprétations, riches de leurs ambiguïtés. Ne les imitez pas, ou pas tout de suite !...

De la preuve à l'expérimentation

On accuse souvent l'ethnographe de *parler sans preuves*. Ou plus exactement, historiens d'un côté, statisticiens de l'autre, émettent des doutes sur la validité de la démarche ethnographique. Les historiens, parce que l'ethnographe, croient-ils, ne peut jamais exhiber l'équivalent de leurs cartons d'archives. Les statisticiens, parce que l'ethnographe est privé du viatique que représentent les « tests » statistiques. Pareille critique ne serait pas grave si les ethnographes étaient regroupés en une association professionnelle puissante. De plus, dans la mesure où l'enquête de terrain est utilisée par des sociologues, voire par des historiens, ceux-ci ont toujours à justifier devant leurs pairs l'usage d'une méthode aussi singulière. De fait, malgré l'usage d'un même terme (nous ne pourrions exhiber de « preuve »), ces deux critiques, qui convergent contre le travail de terrain, relèvent de deux univers de référence distincts.

Archiver le travail de terrain

Du côté des historiens, la preuve par l'archive est de l'ordre de la preuve judiciaire : la question est celle de la qualité, de la « fiabilité » du témoin qui garantit la fiabilité du témoignage. Leur critique de l'ethnographe est donc une critique fondée sur la singularité de l'enquêteur : qui garantit qu'il n'ait pas falsifié ses sources ? Qui garantit qu'il n'ait pas inventé ce qu'il

raconte ? La réponse aux historiens consiste en une organisation plus collective et donc plus contrôlée du travail ethnographique.

- *Constituer des archives ethnographiques*³, dont le principe et les premiers éléments existent déjà au musée des Arts et Traditions populaires. Entre 1936 et 1955, tous les enquêteurs des grandes enquêtes collectives mises en place par la Commission des recherches collectives puis par le musée des ATP lui-même ont tenu des « journaux de terrain » qu'ils ont déposés, avec leurs documents d'enquête (photographies, plans, schémas, etc.). C'est une source déjà utilisée mais insuffisamment connue. On devrait multiplier ce genre de « dépôt ». Pas d'enquête publiée sans dépôt des cassettes et de journaux, sous conditions restrictives de consultation. On pourrait même imaginer que les pseudonymes (cf. plus bas) soient « déposés » avec une liste des noms réels des enquêtés, sous réserve de consultation tardive (type archives privées).

- « *Revisiter* » le terrain des prédécesseurs. C'est ce qu'ont fait, plus ou moins systématiquement, les anthropologues américains. Jusqu'à présent, les anthropologues de la France n'ont pas manifesté un goût particulier pour cette pratique⁴.

- *Disqualifier les enquêtes de terrain* dont le compte rendu ne livre aucune donnée sur la façon dont l'enquête a été menée (dates, longueur, collaborations, présence de l'enquêteur, etc.).

Le travail de terrain

Des expérimentations singulières. Du côté des statisticiens, la preuve statistique est de l'ordre d'un raisonnement fondé sur l'échantillonnage dont le fondement est l'interchangeabilité des enquêtés : si je ne trouve pas monsieur Dupont au téléphone, je le remplace par monsieur Durand qui, comme lui, est français,

3. On doit cette idée à Hervé Sciardet que l'on remercie ici.

4. En 1980, nous avons demandé à Lucien Bernot d'autoriser un stage ethnographique à « Nouville », ce qui nous fut refusé.

employé, entre 30 et 39 ans, marié, deux enfants, et habite un F4 en région parisienne ; que l'un vienne de perdre son père et l'autre soit sur le point de divorcer ne fait rien à l'affaire. Le raisonnement porte sur des personnes singulières mais sur la relation entre plusieurs variables (les employés de cette catégorie ont tant de chances de voter Le Pen si leur père votait à droite mais tant si leur père votait à gauche). On peut, bien sûr, avoir choisi de mauvaises variables. Mais un bon statisticien ne se risquera à aucune conclusion sur les chances d'une personne singulière de voter Le Pen.

Rappelons d'abord que nous ne sommes pas dans une logique de l'échantillon : ce que nous observons ne « vaut » pas pour une autre population que celle que nous avons enquêtée directement. De ce point de vue, nous entrons dans la catégorie des monographies. Pour autant, nous n'abdiquons pas toute ambition à la généralisation. Simplement nous ne généralisons pas sur des « individus » ou des « populations », mais sur des « processus » et des « relations ». Et surtout, nous entrons dans une logique cumulative : nous nous essayons à des interprétations et des hypothèses, par définition générales, qui ont vocation à être contestées, ici et ailleurs.

Nous apportons une pierre, à notre modeste mesure, à l'édifice cumulatif qu'ont édifié nos prédécesseurs. Loin de chercher l'originalité théorique à tout prix, et la table rase, nous nous situons dans une tradition scientifique solide, même si elle n'est pas reconnue universellement, et nous avançons sur le terrain déjà bien balisé de la description des relations sociales.

- La présence de l'enquêteur agit comme un *catalyseur* sur les relations sociales préexistantes : il sert de révélateur à des conflits et à des classements locaux, il devient un enjeu dans des rapports de force qu'il ne connaît pas encore et qu'il maîtrise encore moins. Au fur et à mesure qu'il reste sur le terrain, il deviendra le confident, l'otage, le témoin, le juge, la providence, l'aide : il représente, d'une certaine façon, le « monde extérieur », il est un enjeu dans la représentation que les personnes rencontrées se font d'elles-mêmes et veulent présenter vis-à-vis d'un « public ».

• Après ce premier temps d'enquête, à l'aveuglette, l'enquêteur forge une première interprétation de ce qu'il a déclenché. C'est alors que sa présence rend possible une véritable « expérimentation » où le cobaye n'est pas l'enquêté, comme celui-ci le croit parfois, mais bien la relation qui se noue entre enquêteur et enquêté. L'enquêteur est alors à même de faire des prévisions sur l'évolution de ses relations avec les enquêtés. Qu'il les note. Qu'il prenne le temps de les observer. Il se trompe parfois. Il a souvent vu (prévu) juste. Il pourra se targuer d'avoir une interprétation convaincante, du moins à ses propres yeux, quand il aura vu se confirmer un certain nombre de ses prévisions concernant des personnes singulières.



La vraie ressource de l'ethnographe, c'est sa chronique d'enquête. Une fois son enquête achevée, il pourra prédire non seulement l'attitude des enquêtés à son égard, mais aussi les relations qui se nouent entre les différentes personnes qu'il observe ; il pourra prédire les réactions des uns ou des autres à tel ou tel événement extérieur. Il aura même parfois le plaisir d'entendre, en condensé, toute son interprétation validée par un discours entendu au hasard d'une conversation, qui reprend l'ensemble des mots dont il a patiemment fait l'analyse, l'ensemble des formules qu'il a appris à repérer et à interpréter. Alors la boucle est bouclée. Cela n'arrive pas très souvent mais, au moins, sachez que cela peut arriver. Il est clair, dans ces conditions, que l'horizon d'attente de l'ethnographie, ce n'est pas la généralité d'une loi universelle, mais la généralisation partielle : sous telle et telle condition, dans tel ou tel contexte, si tel événement (action) a lieu, alors tel autre événement (réaction) devrait suivre. Ce qui nous importe, ce n'est pas l'action individuelle mais la forme de la relation interpersonnelle. C'est ce qui nous permet de tenir à égale distance l'individualisme méthodologique (qui postule les singularités individuelles comme des « explications » des relations sociales) et l'hypostase des collectifs (qui postule les « classes », les « groupes » ou les « forces sociales » comme des « explications » des actions individuelles).

Conclusion

Vous avez rédigé votre mémoire, ou votre thèse, et l'avez soutenu : vous avez été jugé, loué, critiqué. Or trop souvent votre mémoire restera en l'état, consultable seulement en bibliothèque universitaire. Si votre travail a été particulièrement apprécié par vos enseignants, efforcez-vous, avec l'aide de certains d'entre eux, de le publier, d'en faire au moins un article, au mieux un livre pour la thèse. Bien sûr, vous aurez à retravailler votre texte, parfois longuement. Mais, pour ceux qui veulent s'engager dans la carrière de chercheur, c'est un investissement indispensable. N'hésitez pas à demander conseil à vos examinateurs pour savoir ce qui mérite d'être publié (tel chapitre plutôt que tel autre). N'attendez pas trop pour le faire, il vaut mieux battre le fer quand il est chaud. Rédigez donc un projet d'article, montrez-le autour de vous, notamment à l'enseignant qui vous l'a conseillé, corrigez-le en fonction des critiques qui vous ont été faites, puis envoyez-le au comité de rédaction de différentes revues de sociologie ou d'anthropologie. La procédure de lecture y est anonyme et ne prend en compte que la qualité scientifique du texte et non les qualités sociales de l'auteur.

Pour accroître la visibilité des bons comptes rendus d'enquêtes de terrain réalisés par les étudiants, il faudrait, entre autres, créer, en ethnographie, l'équivalent pour les maîtrises du prix Maitron (du nom de l'historien social, Jean Maitron), qui est décerné chaque année à un mémoire de maîtrise d'his-

Stéphane Beaud
Florence Weber

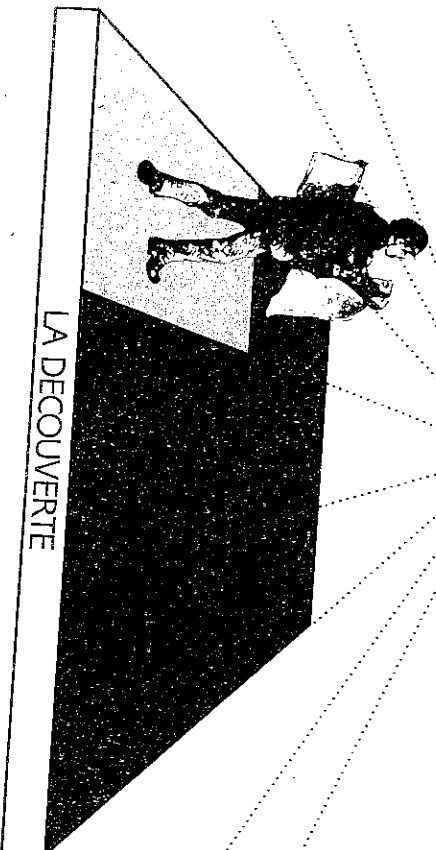
GUIDE DE L'ENQUÊTE DE TERRAIN

« Enfin un livre de méthode qui dit simplement et clairement ce qu'est une recherche en sociologie. »

Sciences humaines

GUIDES

R
E
P
È
R
E
S



LA DECOUVERTE